

# RECUEIL

D E

## CONTES.

---

*Nec si quid olim lussit Anacreon  
Delevit atas.*

---

SECONDE PARTIE.



A L O N D R E S.

---

M. DCC. LXXX.

THE  
BRITISH MUSEUM

COIN  
CABINET


SECOND  
SERIES



LONDON

M. DCC. LXXX.





# TABLE DES CONTES

## CONTENUS EN CE RECUEIL.

<i>LE Filet de Vulcain , ou les Amours de Mars &amp; de Vénus ,</i>	Page 1
<i>Licéride , ou les Netturales ,</i>	31
<i>Diane &amp; Endymion ,</i>	46
<i>Anafilis &amp; Mysiclée ,</i>	57
<i>Larisse ,</i>	72
<i>L'Isle des Pêcheurs ,</i>	82
<i>Nouvelle extraite des Journées de Jacques Yver ,</i>	92
<i>Nouvelle ,</i>	117
<i>Eurynome &amp; Dosiclès ,</i>	137

## SECONDE PARTIE.

<i>Euphrosie ,</i>	Page 1
<i>Songe de Poliphile ,</i>	15
<i>Charmus , Élise &amp; Thersandre ,</i>	38
<i>Les Amours de Théogène &amp; de Charide ;</i>	53
<i>Les Hommes de Prométhée ,</i>	80
<i>Armide &amp; Renaud ,</i>	96
<i>Déiphire ,</i>	163

Fin de la Table.

# TABIE DES CÔTES

CONTINUS EN CE TROUVAIL.

1	Le premier volume de la collection
2	Le second volume de la collection
3	Le troisième volume de la collection
4	Le quatrième volume de la collection
5	Le cinquième volume de la collection
6	Le sixième volume de la collection
7	Le septième volume de la collection
8	Le huitième volume de la collection
9	Le neuvième volume de la collection
10	Le dixième volume de la collection
11	Le onzième volume de la collection
12	Le douzième volume de la collection
13	Le treizième volume de la collection
14	Le quatorzième volume de la collection
15	Le quinzième volume de la collection
16	Le seizième volume de la collection
17	Le dix-septième volume de la collection
18	Le dix-huitième volume de la collection
19	Le dix-neuvième volume de la collection
20	Le vingtième volume de la collection

## SECONDE PARTIE

1	Le premier volume de la collection
2	Le second volume de la collection
3	Le troisième volume de la collection
4	Le quatrième volume de la collection
5	Le cinquième volume de la collection
6	Le sixième volume de la collection
7	Le septième volume de la collection
8	Le huitième volume de la collection
9	Le neuvième volume de la collection
10	Le dixième volume de la collection
11	Le onzième volume de la collection
12	Le douzième volume de la collection
13	Le treizième volume de la collection
14	Le quatorzième volume de la collection
15	Le quinzième volume de la collection
16	Le seizième volume de la collection
17	Le dix-septième volume de la collection
18	Le dix-huitième volume de la collection
19	Le dix-neuvième volume de la collection
20	Le vingtième volume de la collection



# RECUEIL

DE

## CONTES.



### EUPHROSIE.

**L'**AMOUR ne se plaît pas toujours dans les larmes ; & quelquefois il s'occupe à sécher celles qu'il fait répandre. Mortels , redoutez moins sa puissance , l'Univers est plein de ses bienfaits. Tithon , que ses feux ont rajeuni , le chante dans les bras de l'Aurore ; Acis & Galathée l'adorent sous les eaux qu'il embrâse. Sur la terre même

*II. Partie.*

A

on trouve des Amans heureux ; & l'on parle encore dans la Lycie des plaisirs du tendre Myfis & de la belle Euphrosie.

Je raconterai volontiers leur histoire telle que je l'ai apprise dans mon enfance du sage Alcidamas , qui disoit la tenir du vieux Philoxène : puisse ce récit ranimer mes esprits glacés par les ans , & me rendre à la vie en me rendant à l'amour !

Un même hameau placé au pied du Mont Cadmus vit naître Myfis & Euphrosie. Ils s'aimèrent long-tems avant qu'ils fussent ce que c'étoit qu'aimer ; leur tendresse s'accrut avec l'âge , & leur ignorante simplicité leur fit bientôt une peine de ce qui n'avoit été pour eux qu'un plaisir ; car l'Amour vend ses faveurs , lors même qu'il paroît les prodiguer.

« Mon cher Myfis, dit un jour Euphrosie,  
» cesse de me voir, si tu ne veux devenir

» aussi à plaindre que moi. Tu connois le  
 » jaloux Euphémon, si redouté de tous  
 » nos bergers : sans doute , hélas ! il a jetté  
 » sur moi un regard irrité ; sans doute il  
 » m'a empoisonné , comme il empoisonne  
 » souvent les herbages où paissent les trou-  
 » peaux. Je souffre , & ne puis dire ce  
 » que je souffre. Fuis-moi , cher Myfis ;  
 » fuis-moi ; ton Euphrosie n'est plus la  
 » même. Autrefois lorsque je te quittois ,  
 » j'étois triste. Te revoyois - je ? J'étois  
 » contente. Aujourd'hui je te quitte avec  
 » peine ; mais j'en éprouve plus encore  
 » lorsque je te rejoins. Cependant les  
 » Dieux savent que je serois inconsolable ,  
 » si je te perdois pour jamais. Hélas ! com-  
 » ment peut-on donc souhaiter & craindre  
 » tout à la fois la même chose ? Cruel Eu-  
 » phémon , pourquoi vous plaisez-vous à  
 » me faire souffrir » ?

Euphrosie verse des larmes ; Myfis y



mêle les siennes , & presse sa main contre son cœur. Le trouble d'Euphrosie en augmente. « Myfis ! Myfis ! s'écria-t-elle , mon » malheur est au comble puisque tu le » partages. A peine ta main a touché la » mienne , que j'ai senti mon cœur saisi » d'une agitation nouvelle. Ah ! je le vois ; » le barbare ne t'a pas épargné. .... » Elle dit , & ses larmes coulent avec plus d'abondance.

« O mon Euphrosie , répond Myfis ; » j'éprouve depuis long - tems le trouble » dont tu te plains ; je t'en ai fait un secret » pour ne pas redoubler ta peine ; mais je » ne puis croire qu'Euphémon soit l'auteur de nos maux. J'ai toujours vu les » troupeaux s'éloigner des pâturages que » son œil malin a rendus nuisibles ; je devrois donc te fuir , & je te cherche avec » plus d'empressement que jamais. .... » Myfis fixe Euphrosie qui rencontre ses

## DE CONTES. 5

regards; & ils restent ainsi dans l'extase de l'amour.

Un soupir les arrache à cette douce ivresse..... Soupir voluptueux, tu exprimes l'excès de leur plaisir! & ils se plaignent de l'excès de leurs maux!

Cependant l'Amour a pitié de leur ignorance : il inspire à Euphrosie d'aller consulter le vieux Philoxène : c'étoit un étranger qui, retiré dans les grottes du Mont Cadmus, s'étoit acquis, par ses sages avis, la confiance de toute la contrée. Le vénérable vieillard, aimé des Dieux, ne se contenta pas de satisfaire aux questions d'Euphrosie : il lui apprit encore ce que c'étoit que l'amour, comment il naît, comment il cesse, quels plaisirs ils donne, quelles peines il cause, & laisse souvent après lui. Euphrosie soupira; mais ce ne fut pas de regret de ce qu'elle aimoit;

ce ne fut que de crainte de cesser d'être aimée.

De retour au hameau, Euphrosie rêve fans cesse aux conseils de Philoxène. Instruite de sa tendresse pour Myfis, elle n'en est que plus passionnée; mais elle auroit rougi de le paroître. Sa réserve lui attiroit les reproches les plus touchans : elle gémissoit d'y donner lieu , & n'osoit se livrer au plaisir de les faire cesser. La crainte de rendre inconstant celui dont l'amour faisoit tout son bonheur, l'empêchoient de le rendre heureux..... Le moment enfin arriva où il le devint, & ce fut à un songe qu'ils dûrent tous deux leur félicité.

Myfis, instruit par Philoxène qu'il venoit aussi de consulter, cherchoit un soir Euphrosie. Il brûloit de lui apprendre le secret de leurs cœurs, lorsqu'il la trouva assise au bord d'une fontaine , dont le

murmure augmentoit la rêverie où elle étoit plongée. « Euphrosie, ma chere Euphrosie, lui dit-il, cesse de t'attrister, si tu ne veux que je meure..... Ah! crois-moi : nous jouissons depuis long-tems d'un sort digne d'envie ; & quand tu connoîtras l'amour..... Je ne le connois que trop, interrompit Euphrosie : Myfis ! Myfis ! puissai-je n'avoir jamais à me repentir de ce que vous me l'avez fait connoître ! — Cruelle ! dit Myfis, si tu aimes, ce n'est pas moi sans doute, puisque tu crains de me voir infidele..... Si tu m'aimois, tu me jugerois d'après ton cœur ; il t'en coûteroit trop de soupçonner ma tendresse. .... Hélas ! hélas ! je n'ai donc appris qu'il étoit un bonheur dont je pouvois jouir, que pour en perdre presque au même instant l'espérance. ... » Myfis à ces mots veut s'éloigner. ... « Arrête, Myfis, arrête. .... injuste, ingrat Amant : arrête & lis dans

» mon cœur.... tu n'as pas cessé un instant  
» d'y régner ! tu es ma pensée habituelle ;  
» tu me suis jusques dans le sommeil ; &  
» tout à l'heure encore , un songe . . . un  
» songe dont je n'ai que trop savouré les  
» délices , m'a appris ce que tu étois pour  
» moi. . . . Ah ! mon Euphrosie , dis-moi ;  
» dis ce qui peut m'affirmer de ton amour....  
» Écoute , cher Myfis , mais jure de ne  
» point abuser de ma confiance. Depuis  
» quelques jours , Philoxène m'a éclairée  
» sur les mouvemens de mon cœur ; mais  
» il m'a montré aussi à quels dangers trop  
» de facilité expose une Amante. Il m'a  
» fait craindre ton inconstance , & c'est là  
» l'unique cause de mon silence. Mon  
» amour m'invitoit cependant à le rompre :  
» c'est dans ce moment où je combattois  
» avec moi-même pour toi & contre moi ,  
» que le sommeil s'est emparé de mes sens.

» J'étois au bord d'une fontaine dans un



» charmant paysage. Je fus tout à coup  
 » transportée dans un temple; tu parus,  
 » & je fus quelque tems sans oser te par-  
 » ler; mais je te demandai enfin dans quel  
 » lieu je me trouvois. C'est le temple de  
 » l'Amour, me dis-tu. Je ne comprenois  
 » pas ces mots; mais tu me les expliquas,  
 » & tu me fis l'éloge de ce Dieu, en me  
 » conduisant près du sanctuaire. A notre  
 » approche, un voile de pourpre qui cou-  
 » vroit l'autel se sépara. Un jeune enfant  
 » y étoit couché sur un lit de roses. A ses  
 » côtés je vis un arc, une lyre & une  
 » coupe pleine de nectar. Aussi tendres  
 » que ceux de la tourterelle, aussi inflam-  
 » més que ceux de l'aigle, ses regards pé-  
 » nétoient mon cœur. Les fleurs dont  
 » son haleine augmentoit les parfums, em-  
 » baumoient l'air, & l'on ne pouvoit le  
 » respirer sans éprouver cet état que Phi-  
 » loxène appelle *langueur*, & qui semble  
 » une peine aimable, un plaisir inquiet.

» Tu t'apperçus de mon trouble , cher  
» Myfis. . . . & tu me dis : Euphrosie, vous  
» aimez. . . . Ah ! vous aimez. . . . Belle  
» Euphrosie , si c'est moi qui ai su te  
» plaire, que tardes-tu à me l'apprendre...  
» Je jure par les Dieux , je jure par l'amour  
» le plus puissant de tous , que tu as toute  
» ma tendresse. . . . Cher Myfis, je sentis  
» alors que je t'aimois , & je rougis. Jeune  
» bergere , me dit l'Amour , ta rougeur te  
» décele ; tu aimes, je le fais ; mais il faut  
» l'avouer, ou la peine de ton silence sera  
» l'excès de ton ardeur. . . . Dieux , que  
» l'Amour est puissant ! chaque instant  
» ajoutoit à ma flamme : mon cœur agité  
» s'élançoit vers toi ; je voulois parler. ....  
» & la honte me retenoit.

» Il me sembla alors que nous étions  
» restés seuls ; j'avois les yeux baissés ; je  
» les levai enfin sur toi. Myfis, Myfis, te  
» dis-je alors , au trouble que l'Amour

## DE CONTES. II

» m'inspire , combien ce Dieu me paroît  
» dangereux ! ... Dis-moi , cher Mysis , ce  
» qu'il en faut penser . . . . Tu tombas à  
» mes genoux. Euphrosie , me répondis-  
» tu , si tu ne veux point écouter l'Amour...  
» Ah ! ne me consulte pas. Il est tout en-  
» tier dans mon cœur , ce Dieu qui m'en-  
» flamme pour toi . . . Mais non , belle  
» Euphrosie , il n'est point dangereux d'a-  
» vouer que l'on aime , lorsqu'on est sûr  
» d'être aimé . . . Mysis , je ne fais ce que  
» tu ajoutas ; mais je fais bien que je me  
» laissai persuader . . . Que je t'aimé , te  
» disois-je ! & qu'il m'est doux de te l'ap-  
» prendre ! Quelle crainte insensée me  
» retenoit ! comment ai-je pu différer si  
» long - tems ton bonheur ! Mais cher  
» Amant ! je sens le plaisir de te la sacrifier  
» cette crainte : aime-moi toujours ; aime  
» comme tu es aimé. Pour moi , puissai-je  
» cesser de vivre au moment où je cesserai  
» de t'adorer ! . . . Ce fut ainsi que je

» r'appris ma passion , cher Myfis ; c'est  
» ainli que je t'en répete l'aveu..... Mais  
» bientôt tu me demandas la preuve de cet  
» amour que je te jurois. Deux Amans  
» couchés sur le penchant d'un côleau se  
» tenoient embrassés. Qu'ils sont heureux ,  
» me dis-tu , en me les montrant ! Ils jouif-  
» sent de leur tendresse ! Nous aimons au-  
» tant qu'eux , & nous n'en jouissons pas....  
» Tu me regardois avec tant d'ardeur , que  
» je sentis mon ame voler sur tes levres ; je  
» te regardai à mon tour..... & si je ne  
» te donnai pas un baiser , je ne puis dire  
» non plus que tu me le ravis.... L'Amour  
» reparut , & je rougis à sa vue. Il m'en  
» trouva plus belle. . . . Bergere , me dit-  
» il , ne rougis pas de livrer tes charmes à  
» ton époux ; sa tendresse en augmentera ,  
» & ta gloire n'en souffrira point ; les  
» Graces te couvriront de leur voile....

» Je ne fais ce que devint le temple ; la


» terre se revêtit de gazons, & des myrthes  
 » entrelaçant leurs branches, formerent  
 » un berceau sur nos têtes : je ne vis plus  
 » que toi. . . . bientôt même je ne te vis  
 » plus. Il m'est impossible de t'exprimer  
 » ce que je sentis ; mais tu partageois mon  
 » délire ; il me semble que nos ames  
 » étoient unies , confondues ; le plaisir  
 » nous enlevoit à nous-mêmes , & paroif-  
 » soit nous ôter la vie. . . . Mais que cet  
 » anéantissement est doux ! . . . Je revins à  
 » moi ; je te regardois tendrement ; je  
 » soupirois ; je pleurois , & tes baisers sé-  
 » choient mes pleurs. . . . L'Amour qui  
 » reparut , en recueillit quelques - uns  
 » dans son bandeau. C'est de ses larmes ,  
 » nous dit-il en souriant , qu'est composé  
 » le philtre divin qui rend immortels les  
 » charmes de ma mere. Fils de Vénus ,  
 » m'écriai-je ; écoute , exauce ma priere ;  
 » daigne répandre sur moi cette essence  
 » précieuse , & ma beauté plus durable  
 » charmera plus long-tems mon époux.



» Euphrosie , dit l'Amour, l'ardeur dont  
» brûle Myfis sera éternelle comme moi....  
» L'Amour s'envola, & je m'éveillai ».

Myfis, ivre d'amour & d'espoir, presse de ses bras amoureux son Euphrosie, & lui dit : « O mon Amante ! serai-je moins heureux que je ne l'étois alors?... Tiendras-tu les promesses de l'Amour, lui répondit-elle ? . . . » Ce fut tout ce qu'elle dit ; & les Faunes malins, cachez dans les buissons d'alentour , applaudirent lorsqu'elle recouvra l'usage de la voix.

Tous les jours de ce couple fortuné ont été semblables à cet heureux jour : l'Amour, étendant sur eux ses ailes de pourpre, les a garantis des noirs chagrins qui tourmentent les mortels ; & lorsqu'on veut peindre le bonheur de deux Amans , on dit dans la Lycie : *Il est aimé comme le fut Myfis ; elle est aimée comme le fut Euphrosie.*



---

SONGE DE POLIPHILE\*.

---

UN matin du mois de Mai , de ce mois fortuné où l'Amour renaît avec la Nature , j'étois couché & je rêvois tristement. Plein de l'idée de ma chere & trop cruelle Polia ,

---

\* L'idée du Conte suivant est puisée dans l'*Hypnérotomachie* , ou *Songe de Poliphile*. Le vrai nom de l'Auteur de l'*Hypnérotomachie* ( *Polyhili hypnerotomachia opus italicâ linguâ conscriptum, ubi humana omnia non nisi somnium esse docet. Venetiis, 1499, in-fol. cum fig.* ), est Fr. Columna. Son Ouvrage peut passer pour un des plus singuliers monumens littéraires qui aient paru au moment de la renaissance des Lettres. C'est un amas indigeste d'érudition sacrée & profane , qui forme le plus étrange contraste : la Liturgie & la Mythologie y sont sans cesse entremêlées : on y voit des Hiéroglyphes , des Épitaphes , des Inscriptions Latines , Arabes , Hébraïques , & sur-tout des descriptions éternelles d'architecture ,

la nuit s'étoit passée sans que le sommeil eût fermé ma paupière. La fatigue d'une agitation si longue , que l'approche de l'aurore répand sur la terre , firent enfin couler le repos dans mes veines. O Jupiter ! quel nom donnerai-je au songe que tu m'envoyas alors ? & de quel présage doit-il être pour moi ?

Il me sembloit errer dans une plaine riante , émaillée de fleurs & tapissée de verdure. Le ciel étoit serein , & la terre encore humide de rosée recevoit en silence les premières caresses du Soleil. Mais en portant ma vue aussi loin qu'elle pouvoit s'étendre , je ne découvris aucune trace

---

de pyramides , d'obélisques , de ruines d'architraves , de frises , de corniches.

Au milieu de cette ridicule bigarrure , on a recueilli quelques traits qui ont paru pouvoir former un Conte agréable à lire.

d'homme.

d'homme. A cette solitude, au calme profond qui régnoit autour de moi, je me crus seul dans la Nature. Effrayé de cette idée, & saisi de crainte, je me mis à marcher à pas précipités, comme un enfant qui chercheroit sa mere.

Nouveau spectacle, nouvel étonnement! Je me trouve engagé dans une vaste forêt. Les arbres étoient si serrés, & les rameaux si épais, que la lumière ne pouvoit y pénétrer. Un vent impétueux y souffloit, & les branches qu'il brisoit de tous côtés redoubloient par leurs sifflemens l'horreur de l'obscurité: elles se heurtoient dans leur chute, & tout ce fracas, concentré dans la forêt, y retentissoit comme le tonnerre, lorsque parcourant les voûtes obscurcies du ciel, sa détonation formidable va se perdre aux extrémités de l'horison.

Mes efforts pour me tirer d'un lieu où

*II. Partie.*

B



out me glaçoit d'effroi étoient inutiles. Autant de pas, autant de chûtes. Accablé de fatigue, je tombai la face contre terre, & je m'évanouis. Lorsque je recouvrai mes sens, la forêt avoit disparu, & ma première idée fut celle de Polia. Son image est empreinte en mon cœur, & mon ame fait sa demeure sur cette image. O, me disois-je, quand reverrai-je Polia? « Le » destin n'a-t-il pas résolu de m'en séparer » pour toujours »? J'examinai le lieu où j'étois, pour tâcher de me retrouver. Je vis un vallon fermé de côteaui, & sur le plus élevé j'aperçus une vaste pyramide. Cette vue majestueuse me plongea dans un silence d'admiration; j'approchai pour la contempler de plus près.

Plusieurs bas reliefs attirèrent mes yeux; mais cent vingt marches de marbre blanc qui conduisoient à la porte de l'édifice, m'eurent bientôt distrait. Je les franchis;



& pour pénétrer dans l'intérieur, je fus obligé de descendre cent vingt autres marches. La lumière diminueoit à mesure que je descendois; je voulus retourner sur mes pas; une force invisible me ferma le passage. O que je me repentis alors de ma curiosité téméraire!... Je me vis contraint de m'enfoncer dans les sombres détours du souterrain, en cherchant à me guider par le secours de mes mains dans ces épaisses ténèbres. ... « Hélas, me disois-je, n'est-ce point te sauver, malheureux Poliphile; c'est ici qu'il te faut mourir. ... encore si tu avois joui de tes amours! Qui t'aimera, chère Polia, qui t'aimera comme t'aimoit Poliphile » ?

J'aperçus enfin une foible lumière, vers laquelle je dirigeai mes pas, dans l'espoir de sortir du labyrinthe où j'étois engagé. Cette lumière ne venoit que d'une lampe suspendue devant un autel où étoient

posées trois statues d'or. Une d'ellestenoit dans sa main un rouleau , où je lus ces paroles effrayantes : *Il n'y a rien de stable sous les cieux.* Une nouvelle horreur s'empara de moi , & je continuai d'errer au milieu des piliers bruts & noircis qui soutenoient ces voûtes ténébreuses. Une clarté vive me rendit quelque espérance : elle entroit dans le souterrain par une ouverture assez large pour me donner passage ; je m'y élançai sans regarder derriere moi.

Cette ouverture du temple étoit à micôté d'une montagne , dont la pente escarpée montroit de toutes parts des chênes & des sapins aussi vieux que le monde. Le bas du côteau étoit bordé de cerisiers & de cormiers , auxquels se marioient le lierre & le chevreuil. Là , brilloit au milieu des arbres le faite d'un édifice de forme carrée ; c'étoit un pavillon ouvert , dont la couverture d'or reposoit sur quatre

colonnes de porphyre. Au milieu paroissoit une statue représentant une nymphe livrée au sommeil. Jamais le ciseau de Praxitèle ne produisit rien de si parfait. Les levres entr'ouvertes , elle sembloit reprendre son haleine ; l'on eût dit que c'étoit une mortelle métamorphosée en marbre par le pouvoir des Dieux. Couchée sur le côté droit, elle avoit la tête appuyée sur une de ses mains , & ses cheveux se répandoient en ondes sur son corps d'albâtre. Deux filets d'une liqueur divine jaillissoient de ses mamelles , tomboient dans deux bassins de jaspe, & , se réunissant , formoient un ruisseau qui arrosoit de tous côtés le mélilot, le romarin & le myrthe aimé de la belle Vénus. On voyoit gravé sur le frontispice : *A la Nature , mere de tous les êtres.*

Je contemplois avec admiration ce spectacle , lorsque cinq jeunes filles

s'approcherent de moi en chantant; mais dès qu'elles m'apperçurent, elles s'arrêtèrent, me regardant en silence, & comme surprises de me voir en ce lieu. Leur beauté, la douceur de leur maintien me rassuroient; & quel homme malheureux, errant, égaré, n'a pas dans sa situation même sa sauve-garde? Cependant ma physionomie étonnée fit sourire les nymphes.

« Jeune homme, me dit l'une d'elles, qui  
» que tu sois, n'aie point de crainte; car  
» tu ne cours aucun danger : dis nous ce  
» que tu cherches. — Belles nymphes,  
» leur répondis-je, vous voyez l'Amant  
» le plus malheureux qui fût jamais;  
» j'aime & ne fais où est l'objet de ma tendresse. Hélas ! j'ignore où je suis moi-même, & je me vois le jouet du sort..... »

A ces mots, je ne pus retenir mes larmes, & je les conjurai de prendre pitié de moi.

« Rassure-toi, me dirent-elles; tu as été  
» exposé à plus d'un péril; peu de mortels



» y échappent; mais cet asyle est sacré.  
 » Ici se trouve tout ce qui fait naître le  
 » plaisir; les Dieux daignent souvent vi-  
 » siter ces lieux, & la douleur & l'infor-  
 » tune en sont bannies. Viens consulter  
 » notre Reine, la sage Eleuthéride; elle te  
 » donnera le remede à tes maux ».

Eleuthéride me reçut avec bonté, & me  
 promit de me faire retrouver ma chere  
 Polia plus sensible & plus tendre : « cepen-  
 » dant, ajouta-t-elle, puisque les Dieux  
 » t'ont jugé digne de pénétrer dans ma  
 » cour, je veux, avant que tu la quittes,  
 » t'en montrer les beautés ». Je la suivis:  
 par-tout où nous paroissions, une musique  
 délicieuse se faisoit entendre : nos pas  
 étoient jonchés de roses & de violettes, &  
 tous les sens à la fois se trouvoient flattés.  
 Les jardins rassembloient toutes les mer-  
 veilles de la Nature, & l'or & le marbre,  
 par mille formes heureuses, l'imitoient &



l'embélissoient ; les arbres toujours verts ; répandoient la fraîcheur & l'ombre sur des gazons toujours fleuris. Nos foibles plaisirs & les peines , bien plus réelles & plus nombreuses , qui travaillent les malheureux mortels , y étoient représentés sous différens emblèmes. On voyoit entr'autres un canal fait en spirale , sur lequel voguoient une infinité de petites barques , les unes très-ornées , les autres très-simples ; & toutes sans distinction alloient enfin s'abîmer dans un gouffre qui étoit au milieu.... Symbole effrayant de l'inexorable destinée !

Nous arrivâmes à un berceau délicieux , formé par des jasmins & des myrthes entrelacés. Là , mille oiseaux consacroient leurs chants à l'Amour , & mêloient l'éclat de leur plumage à celui de la verdure. Éleuthéride me laissa dans ce lieu , & me confia à une nymphe voilée , mais dont le

simple aspect avoit fait palpiter mon cœur...  
 La Reine me défendit de lever son voile,  
 ni de l'interroger. *Poliphile*, me dit la  
 nymphe, *suis-moi, suis ta compagne. . . .* A  
 ce son de voix harmonieux, je tressaillis ;  
 je crus entendre Polia, & mon ame passa  
 toute entiere dans mes yeux qui cher-  
 choient à percer le voile. Elle me condui-  
 soit en silence à travers une prairie coupée  
 de ruisseaux qui rouloient leurs eaux sur  
 un lit d'améthiste. Le saisissement, l'at-  
 tente, l'espoir, le désir sembloient m'avoir  
 ôté l'usage de la voix. J'appercevois çà &  
 là des nymphes : elles folâtroient avec des  
 jeunes garçons qui ne leur cédoient point  
 en beauté : quelques-unes poursuivoient  
 des cygnes, qui tour à tour s'enfuyoient &  
 se laissoient approcher, comme s'ils eus-  
 sent pris plaisir à ce badinage : d'autres fai-  
 soient des bouquets ou des chapeaux de  
 fleurs qu'elles donnoient à leurs Amans,  
 ou que ces derniers leur arrachotent en

leur déroband un baiser : celles-ci écou-  
toient avec une tendre complaisance l'objet  
de leur amour , & laissoient tomber lan-  
guissamment sur lui des regards passionnés :  
celles-là feignant de craindre ce qu'elles  
désiroient le plus , rebutoient leurs Amans :  
elles fuyoient ; on les suivoit ; & lorsque le  
couple heureux s'étoit atteint , ils s'entre-  
jettoient des fleurs , si l'Amour ne les en-  
chaînoit pas sur le gazon où ils venoient  
de les cueillir. . . . En vain mon cœur ,  
tout occupé de Polia , ne m'inspiroit  
d'autre envie que de m'assurer si c'étoit  
elle qui me conduisoit. Les ordres d'Éleu-  
théride m'arrêtoient ; mais je soupirois  
d'impatience & de désir ; & ces spectacles  
voluptueux qui me distrayoient sans cesse ,  
me firent porter envie aux Amans que je  
voyois. L'Amour tranquille & satisfait  
éclatoit dans leurs yeux , & l'on y lisoit  
que , contens du présent , ce n'étoit pas  
pour changer de plaisir , mais pour en

jouir encore , qu'ils désiroient l'avenir.

Nous arrivâmes enfin à un temple champêtre , où la Prêtresse nous reçut près de l'autel. Què demandez - vous , ma fille , dit-elle à ma conductrice ? « Je demande , » répondit-elle en me montrant , que nous » puissions aller ensemble sacrifier à la » mere des Amours ». La Prêtresse se retourna vers moi , & me dit : « Et toi , mon » fils , que demandes - tu ? — Interprète » des Dieux ? Ne le fais-tu pas ? lui répondis-je. Que Vénus me soit favorable ! » que je retrouve ma Polia ! Est-ce elle » qui m'a conduit ici ? Mon cœur me le » dit , & je n'ose le croire. . . . Daigne , » ah ! daigne éclaircir mon doute. — Prends » ce flambeau sacré , reprit-elle , ô mon » fils ! & dis avec moi : *Que l'amour fonde » la glace de son cœur , comme l'eau va éteindre » cette flamme. . . .* » Je prononçai ces mots avec la plus tendre ardeur , & la Prêtresse



plongea le flambeau dans le vase d'or destiné aux lustrations.... Alors.... O bonheur inespéré ! ô transports!.... Le voile tombe , mes yeux se dessillent, je reconnois celle après qui mon cœur soupiroit depuis si long-tems ; c'est Polia que je presse dans mes bras. .... « O mon cher » Poliphile, dit-elle, pardonne, pardonne » ma contrainte, qui me coûtoit autant » qu'à toi. Il est enfin venu le moment où » je puis récompenser ta constance, & te » jurer un amour éternel. Reçois ce baiser » pour gage de ma tendresse.....» Elle dit, & je puis la vie dans ses bras, & je sens ses larmes couler le long de mes joues. ...

La Prêtresse jette sur nous des feuilles de roses, & me donne un rameau de myrthe que je place par son ordre sur le sein de Polia. « Allez, mes enfans , nous dit-elle ; » je prie la Déesse de vous être favorable , » & j'ose vous promettre que ce jour finira



» vos peines. Mais toi, Poliphile, con-  
 » trains tes désirs jusqu'à ce que l'Amour  
 » se montre à tous deux ». Elle nous en-  
 seigne ensuite le chemin que nous devons  
 tenir, & nous conduit hors du temple.

Nous marchons un peu tristement vers  
 la mer, & nous nous asseyons sur ses bords.  
 Jamais Polia ne m'avoit paru si belle. Je  
 pressois sa main contre mon cœur, & je la  
 regardois. Ses yeux se baïssoient lorsqu'ils  
 rencontroient les miens; mais ils étincel-  
 loient d'amour. Je ne respirois qu'à peine;  
 je brûlois de désirs, & je ne pouvois plus  
 réprimer mes transports. « Poliphile, me  
 » dit Polia aussi émue, aussi tendre, mais  
 » plus sage que moi, veux-tu t'exposer à  
 » me perdre dans l'instant où nous venons  
 » d'être réunis? Craignons, craignons;  
 » mon cher Poliphile, d'irriter les Dieux  
 » en voulant hâter un bonheur dont ils ont  
 » marqué l'instant. .... » Elle dit & me

traîne en me faisant d'innocentes caresses près des ruines d'un tombeau où elle espéroit me distraire. Là , sur un marbre noir , elle lit avec moi des caractères à demi effacés par les ans , mais dont l'expression touchante contient quelques instans nos désirs , en portant tout notre attendrissement dans nos cœurs \*.

---

\* Voici cette épitaphe que l'on a presque littéralement traduite.

#### D I I S M A N I B U S .

Heu viator , paululum interserere manibus , adjuro te : prodi dum , ac legens polystonos metallo oscula dato , addens , ah fortunæ crudele monumentum : vivere debuissent. Leontia puella , Lollii ingenui adolescentis primaria amoris intemperie cum urgeretur , paternis affecta cruciatibus , aufugit : insequitur Lollius : sed inter amplexandum à piratis capti , infortiori cuidam venduntur : ambo captivi navem ascendunt. Cum noctu sibi Leontiam Lollius auferri suspicaretur , arrepto gladio nautas cunctos trucidat. Navis ortu maris fœvitia scopulis terram

## AUX DIEUX MANES.

Passant, je t'adjure par les Dieux infernaux. Lis ceci; soupire & pleure en disant:

---

prope collisa mergitur. Scopulum ascendimus famis impulsu. Leontiam humeris arripiens impono, fave ades dum Neptune pater: nos nostram que fortunam tibi committo. Tunc Delphino nixu branchiis seco undulas. At Leontia inter natandum alloquitur, sum ne tibi, mea vita molestia? Tipula levior, Leontia corculum. Atque sapicule rogans, sunt-ne tibi vires, mea spes, mea animula? Aio, eas excitas; mox collum amplexata, sachariter bajulantem deosculatur, solatur, hortatur, urinantem inanimat; gestio, ad litus laudem devenimus hospites; inespérato infremens leo aggreditur; amplexamur invicem; moribundis parcit leo; territi cano, naviculam littori unà cum remigali palmicula dejectam fugitivi ascendimus uterque; alternatius cantantes remigamus, diem noctem que tertiam errantes; ipsum tantum undique cœlum patet; lethali cruciamur fame, atque diutina media tabescentes, ruimus in amplexus; Leontia, inquiens, amato, fame peris;

O fortune cruelle ! ils devoient vivre plus long-tems.

Léontia , jeune vierge , étoit éprise d'amour , dès l'enfance , pour l'aimable Lollius ; & persécutée chez son pere , elle fuit , & Lollius la suivit. A peine réunis , nous fûmes la proie des Pirates & réduits en esclavage. Durant la nuit , je ne consultai que mon désespoir ; je surpris nos

---

fat tecum esse Lolli depascor ; ast illa suspirulans , cui Lolli deficis ; minimè , inquam , amore sed corpore ; solis vibrantibus & unctuis linguis depascibamur dulciter , strictiusque buccis hiantibus , oculis suavè injectis hederaciter amplexabamur ; ambo atrophîa morimur ; pleunysiis nec servientibus hæc aura devehimur , ac cere questuario miseri ipsis annexi amplexibus , manes inter plutonicos hîc siti sumus : quosque non retinuit piratica rapacitas , nec voravit leonina ingluvies , pelagique immensitas abnuît capere , hujus urnulæ angustia hic capit ambos : hanc te scire volebam infelicitatem , vale.

gardes



gardes & les égorgeai. Une tempête violente poussa le vaisseau dépourvu de conducteurs sur des rochers où je parvins chargé de Léontia, & poursuivi comme elle par une faim terrible. A la pointe du jour, j'implore Neptune, & m'élance dans les ondes à peine calmées avec mon précieux fardeau. Léontia me disoit : Je t'accable : ô ma vie ! & je lui répondois : Tu ne me peses rien, ma douce amie. Souvent elle me demandoit : N'es-tu point las mon ame & mon espoir ? Non, disois-je, tu me rends des forces : elle se baissoit & me donnoit des baisers qui doubloient mon courage : enfin nous arrivâmes à terre ; un lion vint nous y assaillir. Nous nous embrasâmes pour mourir, & ce fier animal nous pardonna. Nous trouvâmes un bateau, & nous nous y hasardâmes pour chercher une côte habitée. Trois jours & trois nuits nous voguâmes sans voir autre chose que le ciel & la terre.



Tourmentés par une longue disette , & défailans , nous nous embrassâmes , & je dis : Hélas , Léontia , tu meurs de faim. Lollius , répondit - elle , je n'ai point de besoins quand je suis avec toi ; puis en soupirant elle me dit : Lollius , mon ami , tu n'en peux plus ; le cœur te manque ; non pas à l'amour , répondis - je , mais à mon corps seulement. Hélas ! nous ne vivions plus que de baisers.... Nous mourûmes ainsi , embrassés étroitement. Le vent & les ondes nous ont amenés ici , où l'on nous a ensevelis enlacés comme nous étions morts. Et ceux que l'avarice des Pirates n'a pu retenir , la rage affamée des lions dévorer , ni les abîmes de la terre engloutir , une urne étroite les contient tous deux.

Passant je t'adjure par les Dieux infernaux : soupire & pleure , en disant : O fortune cruelle ! ils devoient vivre plus longtemps.

Le triste sort de ces deux tendres Amans fit couler nos larmes ; nous les mêlâmes ensemble dans nos baisers , & cette infortune nous faisoit mieux sentir notre bonheur. . . . Mais j'en voulois un plus grand ; & tel qu'un feu mal éteint , mes desirs m'enflammoient plus que jamais , lorsqu'un enfant d'une beauté divine se montra dans une coupe d'azur sur la surface des mers. Je soutenois à peine l'éclat de ses yeux ; mais à sa contenance , à ses attributs , & plus encore au trouble de mon cœur , je reconnus l'Amour. Nous nous prosternâmes ; il nous fit relever & entrer dans sa conque : puis déployant ses ailes de pourpre & d'azur , il vogua , les Nayades & les Tritons soulevoient sa conque & en dirigeoient la course. Le Dieu nous conduisit dans l'isle où sa mere s'occupe avec lui du bonheur de l'Univers.

Elle étoit au bain lorsque nous y arri-

yâmes. L'Amour entr'ouvrit avec une de ses flèches le rideau de pourpre qui la déroboit à nos yeux.... Dieux que d'apas s'offrirent à ma vue!... Eh bien! je trouvois Polia plus belle; & cependant Vénus lui sourit. Tandis que nous jouissions de sa présence, un guerrier d'un aspect tout divin descendit vers la fontaine où se baignoit la Déesse. A l'instant, l'Amour nous fit signe de nous retirer. « Voici, nous dit-il, l'heure consacrée à  
» mes plaisirs. Mortels, respectez ceux de  
» Vénus; allez, je vous permets d'écouter  
» vos désirs; connoissez la volupté..... »  
Il dit & disparut.

Polia répondit alors à mes baisers brûlans par un baiser si tendre, que je crus expirer de plaisir. Une rougeur charmante que la volupté & la pudeur répandirent à la fois sur ses joues, les embellit encore. Ivre d'amour & de désirs, je dévorais

sous tes charmes, & je volois au bonheur. . . . lorsque je m'éveillai.

O Polia ! chere Polia, de quel présage ce songe trop séduisant doit-il être pour moi ?





## CHARMUS, ÉLISE ET THERSANDRE

---

CÉRÈS eut un culte aussi-tôt que les humains, instruits par Triptolème, furent obtenir des moissons du sein de la terre. Le nectar délicieux que donna la vendange, valut à Bacchus des adorateurs; & la foudre qui embrase les voûtes retentissantes de l'Olympe, fit révéler Jupiter. Le Dieu dont la course brillante règle les saisons, la Déesse dont l'inégal flambeau nous guide dans la nuit, ce redoutable Mars qui met en deuil tant d'épouses & de mères, ne tarderent pas à être invoqués. L'Amour, le plus ancien des Dieux, fécondait l'Univers long-tems avant qu'on lui élevât des autels. Il consumoit de ses feux les jeunes cœurs; il entrelaçoit les



branches amoureuses des arbrisseaux, & unissoit tous les êtres par le désir & la volupté; mais ses plaisirs délicieux sembloient trop opposés aux soucis dévorans dont il afflige trop souvent les mortels, pour qu'on attribuât au même Dieu deux pouvoirs si différens.

Charmus fut le premier qui lui rendit dans la Grece un culte qui se répandit bientôt dans tout l'Univers. Ce berger n'avoit point cessé de voir la jeune Élise depuis son enfance. Il vint à l'aimer. Dans cet âge, où la beauté exerce sur nous un irrésistible empire; & surpris qu'Élise, qui étoit toujours la même, ne lui eût point encore paru ce qu'elle lui sembloit, il se demanda d'où venoit l'agitation de son cœur. Sans doute une puissance invisible agissoit sur lui. Étoit-ce celle de Bacchus? Dès qu'il avoit fait un usage modéré de ses dons, il en étoit rassasié : plus au

contraire il voyoit Élise , & plus il prenoit de plaisir à la voir. Étoit-ce le pere du jour, dont les rayons bienfaisans semblent donner la vie à toute la nature qui se faisoit sentir à son ame ? Mais les sombres voiles de la nuit ne pouvoient dérober à Charmus l'image d'Élise toujours présente à ses yeux. . . . « O qui que tu sois , s'écria-t-il » un jour , qui donnes un nouveau mouvement à mon cœur , je veux que ma » main t'élève un autel : chaque matin » je le joncherai de fleurs ; je prononcerai » le nom d'Élise , & j'implorerai pour elle » & pour moi tes faveurs. Je ne sais si tu » es le plus grand des Dieux ; mais je sens » que tu es le plus cher à mon cœur. . . . » L'autel fut dressé , & Charmus écrivit au bas : *Au Dieu qui me fait me plaire auprès d'Élise , & m'attrister lorsque je la quitte.*

L'Amour fut touché de cet hommage ; il daigna se montrer à Charmus : *Faites que*

*je sois aimé d'Élise*, lui dit le berger.

« Cherche à lui plaire, répondit l'Amour,

» je te donne le pouvoir d'embellir à ja-

» mais celle qui te sera chère ». C'est une

grande faveur sans doute qu'accorde le

Dieu; mais ce n'est pas ce qu'a demandé

Charmus. Deux traits lancés par l'Amour

avoient déjà blessé l'un pour l'autre, Élise

& Thersandre. L'Amour n'est point vo-

lage, comme le croit le vulgaire; il ne

rompt pas les nœuds qu'il a tissés; il avoit

résolu de rendre heureux Charmus; mais

il vouloit l'éprouver. Il vouloit qu'une

Amante fidelle & un Amant généreux ap-

prissent à l'Univers que l'Amour rend ca-

pable du plus sublime dévouement, & ne

laisse jamais la fidélité sans récompense.

Instruits par Charmus, les bergers firent bientôt retentir les bocages du nom de l'Amour. Ils le voyoient alors dans toute la nature inspirer la joie, donner le plaisir

& la gaieté. C'étoit lui que les oiseaux célébroient dans leurs concerts; c'étoit lui qui faisoit bondir les troupeaux dans la prairie. Si les bergeres s'y reposoient, la mollesse des gazons ne cédoit plus au poids de leur corps; c'étoit la main de l'Amour, qui, pour préparer un lit au plaisir, courboit sous elles les herbages. Il entr'ouvroit les fleurs que le zéphir caressoit dans l'obscurité mystérieuse des forêts; il épaississoit les ombrages, & invitoit les nymphes à s'y prêter à ses larçons.

Une joie nouvelle se répandit par-tout; mais Charmus ne la partageoit pas. Il ne pouvoit se faire écouter d'Élise. Le bonheur dont Thersandre jouissoit à ses yeux, ajoutoit encore à son tourment. A quoi lui servoit le don de l'Amour? Il n'avoit garde d'user d'un pouvoir qui ne l'eût rendu que plus malheureux : Élise ne lui paroissoit déjà que trop belle; son ardeur croissoit

de jour en jour , & la tristesse l'auroit conduit au tombeau , si le Dieu n'eût veillé sur lui. Arcas , celui de tous ses freres que Charmus aimoit le plus , devina son secret. Charmus avoua ses maux , & s'écria devant lui : « Amour ! cruel Amour ! tu m'as accordé de pouvoir embellir ce que j'aime ;  
 » que ne m'accordois-tu plutôt de favoir me faire aimer ? . . . . Que dites - vous ,  
 » mon frere , interrompit Arcas ? Vous pouvez embellir Élise , & vous vous plaignez de ses rigueurs ! Et que ne m'avez-vous plutôt confié votre secret ?  
 » — Ah mon frere ! vous connoissez bien peu celle que j'aime , si vous la croyez assez vaine pour sacrifier son Amant à un intérêt aussi léger. Cher Arcas , je juge de son cœur par le mien ; je refuserois l'immortalité même , si , pour en jouir , il me falloit un seul instant renoncer à l'amour que j'ai pour elle.  
 » — Infortuné Charmus , que votre sort



» me touche ! un Dieu favorable vous  
» soumet tous les cœurs , & vous refusez  
» d'user de ses bienfaits ! Ah mon frere !  
» craignez d'irriter l'Amour par votre in-  
» gratitude : osez - vous vous plaindre ,  
» lorsqu'il remet entre vos mains son pou-  
» voir ? — Arcas , c'est peu connoître  
» l'Amour , que de croire que ses faveurs  
» s'achètent ; & c'est alors que je mérite-  
» rois son courroux. . . . » Malgré tous ses  
discours , Arcas ne désespere plus du bon-  
heur de son frere , & court graver sur un  
hêtre : *Charmus a le pouvoir d'embellir ce qu'il*  
*aime.*

Élise achevoit un jour de lire ces mots ,  
lorsque Charmus arriva près d'elle. Elle  
voulut se retirer. Le berger la prévint :  
» Me fuirez-vous toujours , lui dit-il ? S'il  
» faut que je meure du feu qui me dé-  
» vore , pourquoi m'envier le bonheur  
» d'expirer à vos pieds ? . . . » Il dit &

pleure. Élise fut émue en voyant couler  
 ses larmes : elle en répandit elle-même ;  
 mais la compassion ne les lui arracha pas  
 seule. Therfandre , naturellement violent ,  
 la laissoit quelquefois douter de son  
 amour. Élise venoit d'essuyer un caprice ;  
 & dans ce moment elle soupairoit de tristesse.  
 « Berger, dit-elle, je ne vous hais  
 » pas ; je vous plains ; votre douleur m'é-  
 » meut ; mais elle ne sauroit m'attendrir.  
 » Je me reprocherois le désespoir que  
 » vous sentiriez à vous voir trompé. Ne  
 » vous abusez donc pas d'un faux espoir.  
 » J'aime Therfandre ; je ne puis changer ;  
 » & si j'étois infidèle , mériterois-je votre  
 » amour ? Je le rendrois malheureux sans  
 » vous rendre plus fortuné. — Belle Élise ,  
 » l'Amour défend-il donc de faire un meilleur  
 » leur choix ? Aucun sentiment de haine  
 » ne m'enflamme contre Therfandre ; mais  
 » vous connoissez ses emportemens , &  
 » vous en souffrez. C'est à Therfandre

» aimable que vous avez engagé votre  
» foi ; Therfandre vous la rend quand il  
» cesse de l'être. . . » Élise rêvoit & n'en-  
tendoit pas Charmus : Arcas lui avoit fait  
soupçonner que Therfandre rendoit des  
soins à Aglaure ; & se regardant déjà  
comme abandonnée par son volage Amant,  
elle étoit toute occupée de sa douleur. . .  
« Vous croyez aimer éternellement Ther-  
» sandre, continuoit Charmus, comme  
» s'il avoit lu dans l'ame d'Élise, peut-être  
» un jour, nécessitée par son inconstance ;  
» le quitterez - vous pour un nouvel  
» Amant. Vous volerez ainsi d'objets en  
» objets , & Charmus ne fera plus ; & ce  
» Charmus que vous méprisez , excitera  
» inutilement vos regrets, comme l'Amant  
» passionné qui auroit brûlé pour vous  
» d'une flamme durable. . . » Il n'avoit pas  
encore fini de parler , qu'Élise répondoit à  
tous ses discours. « Je t'aime , je veux  
» t'aimer, Therfandre , cher Therfandre !

» Je t'aimerai toujours. — Eh bien, cruelle  
 » Élise, soyez-en donc toujours aimée. Je  
 » puis embellir à jamais ce que j'aime ;  
 » c'étoit assez vous assurer de ma conf-  
 » tance. Je vous invitois moins à changer  
 » qu'à aimer toujours. Vous préférez  
 » Therfandre, & ses caprices & ses vio-  
 » lences.... Élise y avez-vous pensé ?  
 » Plus mobile que les vagues de l'Océan  
 » courroucé, de quel prix l'ingrat paiera-  
 » t-il tant d'amour ?..... Élise ! ah sois  
 » moins cruelle à toi même ; reçois mon  
 » hommage, & je vais déployer à l'instant  
 » sur toi le pouvoir que je tiens du Dieu  
 » qui répand les désirs dans nos campa-  
 » gnes.... » La rêverie d'Élise étoit aug-  
 » mentée. Charmus couvroit de baisers de  
 » feu une de ses mains, sans qu'elle s'en  
 » aperçût. Il crut qu'elle balançoit entre  
 » Therfandre & lui ; le bonheur & l'espoir  
 » se montrèrent à son cœur.... Infortuné  
 » Charmus ! Élise toute occupée de l'idée



que son Amant pourroit briser les nœuds qui les unissoit; que peut-être déjà il brûle pour Aglaure, ne l'en aime que davantage!... Elle revient à elle; elle voit Charmus à ses genoux; une rougeur subite se répand sur tous ses traits. « Ah! Dieux! » s'écrie-t-elle, vous aurois-je laissé croire » un instant que je pourrois oublier Ther- » sandre? Gardez-vous de le penser; je » vous quitte, je vous fuis pour jamais » afin de vous détromper.... » Charmus resté seul, admire cette fidélité qui le désespère & l'enchanté; il gémit & n'en est que plus amoureux.

Cependant Therсандre ne jouissoit pas d'un état plus tranquille; il avoit lu les mots gravés par Arcas, & vu Charmus aux genoux d'Élise; il ne douta pas qu'elle ne l'ait sacrifié à la vanité de se voir embellie; il la cherche pour l'accabler de reproches; il l'apperçoit. Élise, en proie à l'inquiétude  
qui

qui la déchire , gardoit le silence. « Per-  
 » fide , dit Therfandre , c'est ainsi que tu  
 » paies mon amour ; j'ai méprisé pour toi  
 » toutes nos bergeres , & ta légereté est  
 » ma récompense ! Et je te préférerois  
 » encore ! & je me piquerois d'une folle  
 » constance , pour être l'objet de la risée !  
 » Non , je vole auprès d'Aglaure.... Tu  
 » ne me reverras plus.... » Il dit , & sans  
 laisser à son Amante le tems de se justifier ,  
 il s'éloigne. « Hélas ! s'écrie-t-elle , il aime  
 » Aglaure ; il l'aime , il l'adore , il ne m'ac-  
 » cable de reproches que pour éviter les  
 » miens..... Il sent encore quelque regret  
 » à me trahir ; mais la douleur va détruire  
 » ma beauté : c'est alors qu'il ne m'aimera  
 » plus , & qu'il ne prendra pas même la  
 » peine de me tromper.... O Dieux ! que  
 » faire ? que devenir ? comment vivre sans  
 » l'amour de Therfandre ?.... Courons  
 » près de Charmus ; lui seul peut me faire  
 » triompher de ma rivale.... Mais Charmus

» que j'ai dédaigné m'embellira-t-il pour  
» un autre?.... N'importe, il y va de ma  
» vie, Charmus est généreux; il ne rejet-  
» tera point ma priere. . . . — Ne craignez  
» point ma rencontre, belle Élise, lui dit  
» Charmus qui s'offre à sa vue; je ne  
» vous importunerai plus de mon amour;  
» les Dieux ont eu pitié de moi; j'aime &  
» je suis aimé; vous connoissez la jeune  
» Aglaure. . . . — Aglaure! O ciel qu'en-  
» tends-je.... Élise reste sans voix. — Qu'a-  
» vez-vous Élise? — Hélas! l'ingrat Ther-  
» sandre m'abandonne; il aime Aglaure,  
» & vous allez l'embellir! — Élise, vous  
» pouvez l'empêcher. . . . Je sens que  
» vous reprendrez facilement encore vos  
» droits sur mon cœur. Ah! préférez-vous  
» un infidele qui vous outrage, à un  
» Amant passionné qui s'offre à répandre  
» sur vous tous les dons de l'amour?  
» — Charmus, je suis naïve & sincere.  
» Thersandre seroit infidele, que je ne

» pourrois l'oublier. .... Il le fera sans  
 » doute , puisque vous allez embellir  
 » Aglaure. .... & moi je vais mourir. Il  
 » m'en coûtera moins , qu'il ne m'en coû-  
 » teroit pour lui manquer de fidélité !  
 » — Consolez - vous , lui dit Charmus ,  
 » votre fidélité touchante me pénétre d'ad-  
 » miration & de regret ; mais je veux lui  
 » sacrifier ma passion. ... Je l'essairai du  
 » moins. ... Je n'aime point Aglaure , &  
 » c'est vous que je veux embellir. Puisse  
 » celui que vous me préférez sentir tout le  
 » prix d'un cœur comme le vôtre » !

Thersandre étoit caché près de-là pour  
 épier Élise ; il vole ; il tombe à ses pieds.  
 « Élise , chere Élise ! tu n'es point infi-  
 » delle ! & j'ai osé te soupçonner ! Ah !  
 » que je suis coupable ! .... Punis moi ;  
 » mais ne cesse pas de m'aimer. .... » La  
 tendre Élise se précipite dans ses bras , la  
 joie pétille dans ses yeux , tous ses traits



prennent une grace nouvelle.... Charmus jouit de son sacrifice & de leur bonheur.... Il s'éloignoit cependant , lorsqu'une jeune bergere , inconnue dans ces cantons , s'offre à ses regards. Quelle beauté ! elle a tous les traits d'Élise ; mais plus de douceur & de graces. « Que vois - je ! Ah ! » que vois - je , s'écrie Charmus ; vais - je » brûler de nouveaux feux ?... » Heureux berger , voici le moment que l'Amour a marqué pour ta félicité ! .... La nymphe lui sourit , l'écoute , reçoit son hommage , avoue qu'elle en est flattée. Charmus est heureux , & son bonheur ne lui coûte point de regrets. Il croit brûler encore pour sa nouvelle Amante.... Depuis ce jour , le bocage ne cessa plus de retentir des louanges de l'Amour , & les Amans surent que la fidélité n'est jamais sans récompense.





LES AMOURS DE THÉOGÈNE  
ET DE CHARIDE\*.

---

LE soleil, prêt à se montrer sur l'horison, remplissoit le ciel de sa lumière du côté de l'orient, & faisoit pâlir le feu des étoiles. A peine ses rayons eurent-ils doré le faite du Capitole, qu'on vit le peuple s'em-

---

\* On trouve dans plusieurs Ouvrages périodiques anciens, une longue Histoire, intitulée : *Du vrai & parfait Amour, écrit en Grec par Athénagoras, Sophiste Athénien, contenant les Amours honnêtes de Théogène & de Charide, de Phérécide & de Mélangenie.* C'est un tissu d'aventures romanesques, & de combats de pourfendeurs d'hommes. On a cru qu'en réduisant à quelques pages ce morceau très-long, & en l'écrivant d'un style plus vif, on en pourroit faire quelque chose de supportable. C'est cet essai qui a produit ce Conte.

presser de toutes parts pour jouir du triomphe qui se préparoit. Déjà les haches des Licteurs brilloient; les rues étoient tapissées, & les temples ornés de feuillages & de fleurs entrelacés. Chaque Citoyen avoit paré les murs de sa maison de ce qu'il avoit de plus précieux; les jeunes femmes & les jeunes vierges, appuyées sur les balcons, embélissoient la fête, & leur éclat effaçoit celui de la pourpre & de l'or qui brilloit de toutes parts.

Les trompettes & les clairons se firent bientôt entendre : un étranger auroit douté si leurs sons perçans annonçoient l'allégresse ou l'alarme publique. Après les joueurs d'instrumens marchaient lentement, & deux à deux, cent vingt taureaux d'une gigantesque stature. Ils avoient été choisis pour servir de victimes; leurs cornes étoient dorées, & leurs têtes ornées de longs festons de fleurs; de jeunes

hommes vêtus de lin , ceints au-dessous des mammelles, les bras & la tête nuds, les conduisoient. A leurs côtés marchoient de jeunes enfans ; leur habillement étoit semblable ; leur chevelure que n'avoit point encore touché le fer , flotloit en longues tresses sur leurs épaules. Ils tenoient en main des vases d'or , d'argent & de vermeil , qui renfermoient l'eau lustrale.

Trois cents soldats d'élite venoient après, armés à la légère, le casque en tête , les bras , le col & les jarrets découverts. Ils marchoient sur deux files ; & portoient à quatre , sur leurs épaules , un grand vase d'argent , placé sur un brancard. Ces soixante-quinze vases ciselés contenoient l'or monnoyé pris sur les ennemis : paroissoient ensuite quatre cents couronnes d'or & de vermeil portées de même : c'étoient autant de dons faits par les villes

de Macédoine. Des soldats armés comme les premiers , portoient des coupes d'or enrichies de pierres précieuses , des vases antiques , & le buffet d'or de Persée qui fermoit cette partie de la marche triomphale.

A quelque distance suivoit le char de ce Prince , où l'on voyoit son habillement de guerre & son diadème. Derrière marchoient les fils de Persée , dont la grande jeunesse excitoit la pitié ; les femmes & les filles Romaines ne pouvoient retenir leurs larmes à la vue de ces enfans réduits par la faute de leur pere à une condition si déplorable qu'ils ignoroient encore. On voyoit après eux les Officiers de leur maison qui gémissaient de leur servitude , moins encore que de celles de leurs jeunes maîtres.

Couvert d'un large manteau noir qui lui



enveloppoit le corps , venoit enfin Persée lui-même , la tête nue , les mains & les pieds chargés de fers. Ses Officiers le suivoient , pénétrés d'affliction , mais montrant dans leurs regards quel mépris ils ressentoient pour un Roi qui avoit mieux aimé se laisser traîner en spectacle comme une bête de charge , que de se donner la mort , ou de la chercher les armes à la main.

Un jeune homme d'une rare beauté se faisoit remarquer parmi ceux qui venoient ensuite. Sa démarche noble laissoit voir que son ame n'avoit rien perdu de sa dignité naturelle , & qu'elle se conservoit libre au milieu des fers. Lorsqu'il passoit devant la maison d'Octavius , il fut aperçu par une fille Grecque , que ce généreux Romain avoit envoyée chez lui après la prise de Mélibée. *O Dieux* , s'écria-t-elle en voyant le jeune Macédonien ;

*c'est Théogène ! ....* La surprise & la douleur l'empêcherent d'ajouter rien : elle suivit des yeux son Amant aussi long-tems qu'elle le put. Dès qu'elle ne le vit plus : « Théogène , dit-elle d'une voix entrecoupée » de sanglots , il ne me reste donc point » d'espoir d'être à toi. Infortunée Charide ! » ce n'étoit point assez d'être séparée de » celui qui t'est si cher ! la Fortune te réservoient de le voir chargé de chaînes , » conduit en triomphe par un insolent » vainqueur , & prêt à être condamné aux » travaux les plus vils ».

Capito , affranchi d'Octavius , avoit entendu Charide se plaindre ; il entre dans sa chambre pour la consoler , & la trouve couchée sur son lit , un bras penché vers la terre , & se couvrant de l'autre le visage avec son voile. « Qu'avez - vous , belle » Charide , lui dit-il ? La vue de ce triomphe » vous rappelle sans doute trop vivement

» les malheurs de votre pays ? Mais vous  
 » n'aviez que trop lieu de vous y attendre  
 » lorsque vous en êtes sortie : votre ame  
 » a eu le tems de s'y préparer. Qu'un mal-  
 » heur particulier , qui en fait appré-  
 » hender de nouveaux blesse un cœur  
 » patriote : c'est un sentiment bien natu-  
 » rel ; mais la raison doit vous dire que  
 » vous vous désespéreriez en vain de la  
 » ruine entiere de votre pays, qui n'a nul  
 » espoir de s'en relever. Du moins dans  
 » vos malheurs personnels , vous avez  
 » plus d'une consolation ; vous êtes libre,  
 » tandis que vos compatriotes sont es-  
 » claves ; le sort vous a fait tomber dans  
 » les mains d'un protecteur vertueux. Se-  
 » chéz vos pleurs , belle Charide : c'est  
 » demain qu'Octavius reçoit les honneurs  
 » du triomphe pour avoir vaincu sur mer ;  
 » ne lui donnez pas le chagrin de voir qu'il  
 » travaille inutilement à réparer vos in-  
 » fortunes. . . . » Hélas ! la tendre Charide

ne pleuroit pas seulement le désastre de sa Patrie ; mais elle ne voulut pas dé tromper Capito : elle lui répondit des choses flatteuses pour Octavius, & promit que s'il n'étoit pas en son pouvoir d'être sans douleurs, elle les contraindrait du moins ; mais les larmes qu'Octavius ne lui verra pas répandre, n'en couleront pas moins dans son cœur. « Je vous quitte ,  
» Charide , lui dit Capito ; mais je ne vous  
» abandonnerai pas à vos sombres pensées.  
» Je vais vous envoyer Mélangénie : elle  
» vous racontera ses malheurs ; vous en  
» serez touchée , & vous verrez avec  
» quelle constance elle les supporte ».

Mélangénie parut bientôt après : elle n'étoit plus de la première jeunesse ; mais elle paroissoit encore belle. Sa prudence lui avoit donné du crédit dans la maison d'Octavius, & Charide étoit confiée à ses soins. Son affection & ses complaisances

avoient préparé la jeune Grecque à la confiance. Les cœurs tendres ont besoin de confidens, sur-tout quand ils souffrent. Charide jette ses bras au col de l'esclave ; & lui dit : « O ma chere Mélangénie , que  
 » ne suis-je morte aujourd'hui , avant  
 » d'avoir vu ce qu'il m'a fallu voir ! . . . .  
 » Eh bien , ce spectacle odieux , je serois  
 » fâchée d'en avoir été privée ! Accordez  
 » mon cœur avec lui-même , chere amie ;  
 » & sur-tout plaignez-moi. Vous aimez ,  
 » répond Mélangénie , & je l'avois déjà  
 » deviné. Il est aisé de distinguer la tristesse  
 » de l'amour de toutes les autres :  
 » mais hélas ! vous n'êtes pas la seule dont  
 » cette passion ait troublé la tranquillité » .  
 L'Amante de Théogène pressa alors Mélangénie de lui faire le récit de ses aventures : elle espéroit , par une confiance mutuelle , l'intéresser davantage à ses malheurs.



Mélangénie se rendit à ses désirs, & lui  
dit : « Il y a vingt-neuf ans que Carthage ,  
» ma patrie , se vit forcée de se soumettre  
» à la discrétion du peuple Romain par  
» une paix qui étoit un véritable asservis-  
» sement. Annibal , alors Prêteur de la  
» Ville , avoit juré une guerre irréconci-  
» liable au peuple dominateur. Pour s'at-  
» tacher le plus grand nombre des Cartha-  
» ginois & les intéresser à ses vues , il fit  
» limiter à l'espace de deux ans l'exercice  
» des Magistrats qui étoit auparavant per-  
» pétuel. Cette loi gagna le peuple à  
» Annibal ; mais elle irrita les grands , qui ,  
» par une lâche trahison , instruisirent les  
» Romains des projets du grand homme :  
» on lui tendit des embûches , & il se vit  
» obligé de fuir son ingrate patrie. Ampsar ,  
» mon pere , étoit son intime ami ; il imita  
» son exemple , & me laissa chez Gempson ,  
» mon oncle maternel ; car ma mere étoit

» morte, & j'étois trop jeune pour suivre  
 » mon pere. J'étois plus sensible qu'on ne  
 » l'est ordinairement à cet âge ; je com-  
 » mençai à prévoir que j'étois réservée à  
 » de grands malheurs. Mon oncle, pour  
 » prévenir tout soupçon d'intelligence  
 » avec mon pere, me relégua dans une  
 » campagne où je n'avois nulle société.  
 » Déguisée en bergere, privée de toute  
 » communication avec les miens, réduite  
 » à une compagnie presque aussi rustique  
 » que les troupeaux que je gardois, j'at-  
 » teignis ainsi quatorze ans, & mes ennuis  
 » croissoient avec mon âge. Depuis plus  
 » de six mois, un jeune marchand de  
 » Chypre, nommé Phérécide, que son  
 » pere avoit envoyé à Carthage pour s'y  
 » instruire du commerce, venoit se pro-  
 » mener dans nos jardins. J'avois appris  
 » dans mon enfance la langue Grecque ;  
 » il se plaisoit à s'entretenir avec moi.  
 » Phérécide avoit facilement deviné que

» j'étois née dans une condition au-dessus  
» de celle où il me voyoit ; il me deman-  
» doit souvent qui j'étois ; plus d'une fois  
» je fus sur le point de m'ouvrir à lui ; mais  
» la crainte qu'il ne fût un espion des  
» Romains me retenoit. L'habitude de  
» nous voir lui donna de l'amour pour  
» moi ; je fus long-tems à m'en apperce-  
» voir. Bornée à la compagnie de mes  
» vieux hôtes , où aurois-je entendu parler  
» d'amour ? Je le sentis plutôt que je ne  
» le connus ; Phérécide étoit aimable &  
» beau ; j'en vins à partager son ardeur ,  
» & la douce honte , qui en fut la suite  
» en me rendant plus réservée , ne fit  
» qu'enflammer davantage Phérécide. Il  
» s'aperçut du changement qui s'étoit  
» fait dans mon cœur , & comprit que  
» l'heure des passions étoit sonnée pour  
» moi. Ses visites devinrent plus fré-  
» quentes ; l'espece d'abandon où il  
» me voyoit , l'idée qu'il avoit que ma  
» naissance

» naissance étoit distinguée , & que j'avois  
 » le cœur trop élevé pour ne point pré-  
 » férer de l'écouter à mener la vie d'une  
 » fille de la campagne , redoubloit son  
 » espoir. Mélangénie , me dit-il un jour ,  
 » votre cœur ne devine-t-il pas ce que  
 » c'est que la tendresse ? Je ne vous de-  
 » mande point que vous m'aimiez , mais  
 » seulement que vous soyez persuadée  
 » que je vous aime. J'ai su démêler votre  
 » naissance à travers les habits grossiers  
 » que vous portez ; vous pouvez combler  
 » mes vœux : aurai-je la douleur de les  
 » voir rejeter ? Je lui répondis ingénue-  
 » ment que son amitié m'étoit agréable ;  
 » je lui avouai qui j'étois , & mon cœur  
 » palpita d'une joie pareille à la sienne.

» Nous nous voyions sans cesse ; l'Amour  
 » rendoit ma condition supportable ; mais  
 » Phérécide souffroit : Chère Mélangénie ,  
 » me disoit-il , abandonnée de tout le

» monde ; vous vous appartenez toute  
» entiere, vous pouvez disposer de vous :  
» ah ! suivez-moi dans ma patrie ; c'est  
» suivre votre époux : je jure par Junon ,  
» que ce n'est qu'à ce titre que vous  
» m'accompagnerez. Mon pere m'aime ;  
» il ferrera nos nœuds à Salamine , & nous  
» ferons heureux..... Je lui demandai  
» quelques jours pour me décider. Je  
» trouvois dans l'offre de Phérécide un  
» remede présent à mon infortune , &  
» tout ce qui pouvoit séduire mon cœur ;  
» mes autres espérances étoient fort in-  
» certaines, & l'amour me les faisoit pa-  
» roître encore plus frivoles : je me déter-  
» minai donc à accompagner Phérécide.  
» Nous prîmes le Dieu d'Hyménée à té-  
» moin de nos sermens. Je suppliai Diane ,  
» à qui ma mere m'avoit vouée, d'avoir  
» pour aussi agréable la chasteté de mon  
» mariage , que ma virginité conservée  
» jusqu'à ce jour. De ce moment, je crus



» être changée en Phérécide , & que lui  
 » & moi n'étions qu'un. Je me dérobai  
 » de chez le Jardinier qui me logeoit , &  
 » tout réussit d'abord au gré de nos désirs.  
 » Notre navigation fut heureuse jusqu'à  
 » Rhodes : là une tempête terrible nous  
 » fit désespérer de notre salut. J'attendois  
 » la mort dans les bras de Phérécide :  
 » hélas ! j'étois réservée à des maux plus  
 » cruels ! Neptune exauça nos vœux , le  
 » vent tomba , la mer devint calme , les  
 » étoiles reparurent.

» Nous atteignîmes Bérénice sains &  
 » saufs , & chacun de nous descendit à  
 » terre , tandis qu'on réparoit le vaisseau  
 » endommagé par la tempête. O Charide !  
 » on traite plus facilement avec les Dieux  
 » qu'avec les Hommes. Phérécide & moi  
 » nous nous promenions dans un petit  
 » bois d'oliviers , tout occupés de notre  
 » amour , que des dangers communs nous

» avoient rendu plus cher, lorsque nous  
» fûmes assaillis par une troupe de brigands  
» embusqués. Phérécide me défendit avec  
» toute la fureur de l'amour. Vaine résis-  
» tance ! il succomba sous le nombre , &  
» moi je devins captive. . . . » Mélangénie  
s'arrêta à ces mots , & ses pleurs lui cou-  
perent long-tems la voix. Elle continua  
ainsi : » Qui peindra ce que je sentoï ? Je  
» ne versai point de larmes ; je ne poussai  
» pas un cri ; mon ame étoit immobile de  
» douleur. Je restai ainsi pendant quelques  
» heures, & j'aurois péri sans doute dans  
» cet état de stupeur, si les brigands qui  
» m'emmenoiient n'eussent été attaqués  
» par des hommes armés qui me délivre-  
» rent de leurs mains. Je revins à moi  
» pour mon malheur, & j'appris que ceux  
» avec qui je me trouvois étoient de Nasa-  
» mone ; détachés à la poursuite de ces  
» brigands de Cyrène , dont Phérécide  
» étoit la proie. Leur chef alloit visiter de

la part de son Prince le temple de Jupiter  
 Ammon. Je dis à cet homme qui révé-  
 roit les Dieux , que j'étois vouée à  
 Diane , & le priai de me faire reconduire  
 à Bérénice ; mais il ne pouvoit éloigner  
 aucun de ses gens dans un pays infesté  
 de voleurs. Je le suivis donc à Ammon,  
 & j'y tombai malade chez la Prêtresse  
 de Jupiter à qui Sophonax m'avoit  
 confiée. Mon ame abattue par la dou-  
 leur invoquoit la mort , & ma vie fut  
 bientôt en danger. Le chef des Nasa-  
 monéens , pressé par les ordres de son  
 maître , fut obligé de m'abandonner à  
 ma triste destinée ; & je perdis tout es-  
 poir de retrouver mon époux. Ma jeu-  
 nesse me rappella à la vie & au sentiment  
 de mes malheurs. . . . Mais Dieux ! que  
 devins-je quand j'appris le départ de  
 Sophonax ? Ah ! Phérécide , m'écriai-je ,  
 c'est maintenant qu'il faut te dire un  
 éternel adieu ! O que ne suis-je morte

» avant de te voir tombé dans les mains  
» de ces brigands cruels ! Insensée ! je crai-  
» gnois le courroux du Dieu des mers ,  
» & j'étois destinée à vivre sans toi ! O  
» Phérécide , mon frere , mon époux , je  
» ne fais quel est ton sort , mais je suis  
» aussi à plaindre que toi.

» Belle Charide ! comment supporte-t-  
» on sans mourir de si grands malheurs ?  
» J'ai vécu pour redevenir esclave , pour  
» voir la ruine de ma patrie , pour pleurer  
» Phérécide ; & de tous mes maux l'igno-  
» rance de son sort a toujours été , & est  
» encore le plus cruel. . . .

» Ah ! Mélangénie , s'écria Charide en  
» la baignant de larmes. Il y a plus de rap-  
» port que vous ne pensez entre votre  
» fortune & la mienne. Pleurons ensemble ,  
» chere Mélangénie : je vais vous confier  
» mes douleurs.

» Vous le savez , chere amie , je suis

## DE CONTES. 71

„ de Mélibée : mon pere , nommé Anto-  
 „ clès , avoit le gouvernement de cette  
 „ Ville , & s'il eût vécu , ma patrie ne se-  
 „ roit pas ruinée ; mais il est mort depuis  
 „ long-tems , & j'ai perdu ma mere bien-  
 „ tôt après lui : ainsi je suis restée orphe-  
 „ line à l'âge de treize ans , sous la tutelle  
 „ d'un oncle. Un jeune Athénien nommé  
 „ Théogène , obligé de sortir de sa patrie  
 „ pour une querelle particuliere , se retira  
 „ dans notre Ville il y a quelques années.  
 „ Je le vis un jour que je dançois à la fête  
 „ de Diane devant son temple. Nos yeux  
 „ se rencontrèrent , & je baissai la vue en  
 „ rougissant sans savoir pourquoi. Je ne  
 „ songeai plus à la danse ; je ne songeai  
 „ qu'à voir Théogène , & cependant je  
 „ n'osois le regarder. La fête finit , & je  
 „ rentrai chez moi , agitée d'un trouble  
 „ inconnu. Eusthène , mon tuteur , s'ap-  
 „ perçut de mes rêveries ; Nicosie , sa  
 „ femme , les attribua au regret de n'avoir



» pas remporté le prix. Ses longues moras-  
» lités sur la vanité de la gloire , m'appre-  
» noient fort bien qu'elle n'avoit point  
» deviné le sujet de ma tristesse ; & le désir  
» de revoir Théogène , qui me tourmen-  
» toit incessamment , m'instruisit mieux  
» qu'elle.

» Peu de jours après , Nicosie me proposa  
» d'aller au temple de Junon. Ma fille, me  
» dit-elle , vous voici dans l'âge de l'hy-  
» ménée : venez demander à la Déesse un  
» époux qui vous convienne. Ces mots  
» me firent rougir , & mon cœur palpitait  
» en allant au temple. O Junon , dis-je à  
» la Déesse en me prosternant aux pieds  
» de sa statue , daignez apporter quelque  
» soulagement aux ennuis que me cause  
» la beauté de Théogène ; vous savez que  
» mon cœur ne désire qu'un chaste hy-  
» ménée ; exaucez mes vœux , épouse de  
» Jupiter , exaucez les vœux d'une vierge  
» pure.

„ Je rentrois après avoir fait ma priere ,  
 „ lorsqu'un esclave me remit une lettre.  
 „ Jamais mon cœur ne battit avec tant de  
 „ violence. Je me retirai précipitamment  
 „ dans ma chambre. . . . O que devins-je  
 „ en lisant l'inscription de la lettre : *Théo-*  
 „ *gène à sa chere Charite, salut. . . .* Mon  
 „ Amant m'apprenoit tout l'amour dont il  
 „ brûloit pour moi ; le doux espoir qu'il  
 „ avoit conçu que je n'avois pas jetté sur  
 „ lui des regards de dédain ou d'indiffé-  
 „ rence. Son oncle nommé Thrasibule ,  
 „ à qui il avoit avoué sa passion, applau-  
 „ dissoit à son choix ; & ce jour là même  
 „ il devoit le conduire chez Euthène. . . .  
 „ Je ne doutai plus que Junon ne proté-  
 „ geât mes amours , & une délicieuse  
 „ confiance pénétra mon cœur.

„ Thrasibule amena son neveu , & les  
 „ heures avoient coulé bien lentement  
 „ jusqu'à ce moment. Les deux vieillards

» s'entretinrent ensemble , & Théogène  
» put me parler librement de son amour.  
» Qu'il étoit tendre ! que ses expressions  
» étoient vraies & touchantes ! Je lui dé-  
» guisai mal tout ce qu'il m'inspiroit ; il  
» m'apprit son histoire ; il étoit exilé  
» d'Athènes pour trois ans , parce qu'il  
» avoit tiré l'épée pour un de ses amis.  
» Son pere Polycrate , l'un des principaux  
» de la Ville , l'aimoit tendrement , &  
» combleroit ses vœux , si je les parta-  
» geois : en un mot , il ne me dit rien qui  
» ne me rendît fiere de mon choix. Je  
» lui avouai bientôt toute ma tendresse ;  
» nous nous procurâmes des moyens de  
» nous voir souvent ; & l'année que Théo-  
» gène devoit passer encore loin de sa  
» patrie , s'écoula dans ce doux com-  
» merce comme un beau jour. Prêt à  
» retourner à Athènes , mon Amant me  
» demanda à Eusthène dont il s'étoit fait  
» aimer. Personne jusqu'alors ne m'avoit

» recherchée ; mais en ce moment il se  
 » présenta plusieurs prétendans , l'un des-  
 » quels eut des paroles très-vives avec  
 » Théogènes. Ce rival avoit des amis  
 » puissans , qui tous portoient envie à  
 » mon Amant. Ils ourdirent ensemble une  
 » abominable trame , & firent courir le  
 » bruit que Théogène, sous le prétexte  
 » d'un feint exil , étoit un espion des  
 » Athéniens , chargé d'entretenir leurs  
 » intelligences dans Mélibée. Ce fut en  
 » vain que Thrasibule s'offrit pour caution  
 » de son neveu : on lui ordonna de le faire  
 » sortir de la Ville avant deux jours.

» Conternés de ce coup imprévu, nous  
 » résolûmes du moins de nous donner l'un  
 » à l'autre aux pieds des autels. Je me  
 » rendis le lendemain au temple de Junon ;  
 » Théogène m'y attendoit , & nous y  
 » prîmes la Déesse à témoin de la foi que  
 » nous nous jurions : je pressai mes lèvres

» contre ses levres , & mon cœur contre  
» son cœur , pour sceller mes sermens ;  
» mais je répandis en même tems une  
» telle abondance de larmes , que je ne  
» pus parler. . . . Il fallut enfin nous séparer.  
» Mon cher Théogène ne pouvoit rester  
» à Mélibée ; il ne pouvoit encore re-  
» tourner à Athènes : nous convînmes  
» donc qu'il voyageroit sur les côtes de  
» l'Asie mineure , jusqu'au moment for-  
» tuné où nous pourrions nous réunir , &  
» qu'il me donneroit exactement de ses  
» nouvelles.

» Je n'en ai reçu qu'une fois ; les mal-  
» heurs de ma patrie sont survenus ; notre  
» Ville a été saccagée , & je n'ai dû qu'à  
» la générosité d'Octavius la conserva-  
» tion de mon honneur. Je ne comptois  
» plus revoir Théogène. . . . Hélas ! je l'ai  
» revu , & ç'a été le jour du triomphe où  
» mes yeux l'ont apperçu parmi les esclaves



» qu'a fait Paul Émile. O ma chere Mélangénie ;  
 » génie ; jugez de mes craintes , jugez de  
 » ma douleur ; c'est en vain que je jouis  
 » de la liberté , si je ne puis la lui rendre ;  
 » & comment y parvenir » ?

Charide se tut à ces mots ; Mélangénie l'embrassa , la rassura , & lui promit de découvrir Théogène. Cependant en faisant la revue des prisonniers de guerre , on avoit remarqué ce beau jeune homme ; & sa noble contenance , faisant soupçonner sa condition , on ne l'avoit point mis avec ceux qui devoient être vendus. Les Ambassadeurs de Lotis , Roi de Thrace , dont le fils avoit suivi le parti de Persée , conduisoient à leur suite un Athénien nommé Polycrate : c'étoit le pere de Théogène. Informé du sort de son fils , ce vénérable vieillard venoit le reclamer. Théogène combattoit pour Persée quand il tomba dans les mains des Romains ;

mais des circonstances malheureuses l'avoient seules contraint à servir ce Prince, sans être leur ennemi. Comment l'auroit-il été, lui né & nourri à Athènes, Ville si connue par son attachement pour la République?

Polycrate exposa toutes ces choses avec tant de force & d'éloquence, que le Sénat lui accorda son fils sans rançon, & Mélangénie fut bientôt qu'ils étoient partis pour Athènes. Sa jeune amie ne désira plus que de retourner dans sa patrie pour se rapprocher de son Amant. Octavius se rendit à ses instances, & lui donna Capito pour la reconduire. Elle trouva à Mélibée une lettre de Théogène, qui racontoit à Nicosie sa captivité & sa délivrance, lui témoignoit la plus vive inquiétude sur le sort de Charide, & la ferme résolution, si elle étoit en esclavage & qu'il ne pût l'en tirer, de se vendre au même maître pour

être avec elle. La tendre Charide le fit avertir à l'instant de son retour ; & bientôt ils furent dans les bras l'un de l'autre dédommagés de tous leurs maux.

La jeune Grecque , reconnoissante comme tous les cœurs sensibles , n'oublia point sa consolatrice Mélangénie. Le généreux Octavius lui accorda la liberté de cette Carthaginoise qui pleura toujours Phérécide ; mais les pleurs sont doux quand ils tombent au sein de l'amitié.





## LES HOMMES DE PROMÉTHÉE.

**J**UPITER, vainqueur des Titans, étoit maître paisible de l'Univers ; & les audacieux enfans de la terre, consumés par les foudres célestes ou enchaînés dans le Tartare , ne troubloient plus le repos des immortels ; le reste des Titans , échappés aux Dieux , erroit tristement sur la terre , affligée de leur défaite. Prométhée , l'un d'entr'eux , promenant sa vue sur le sommet du Caucase , & de-là découvrant les contrées fertiles & désertes de l'Asie.....

« Quoi , dit - il , parce que nous avons  
» voulu conquérir les cieux , la terre res-  
» tera-t-elle veuve & solitaire ? ... Osons  
» venger son injure ; presque tous mes  
» freres sont tombés. Eh bien ! n'escala-  
» dons plus le ciel , nous succomberions  
» encore ; mais devenons les rivaux des  
» Dieux ;

« Dieux ; imitons leur puissance & leurs  
 » œuvres , & donnons des habitans au  
 » monde ».

Il dit , & conçut l'idée de l'homme :  
 aussi-tôt il prend une terre vierge , qui re-  
 tient encore des semences célestes ; il dé-  
 trempe cette argile pure dans l'eau des  
 fleuves , & modele l'homme d'après les  
 Dieux mêmes \*. L'argile , docile sous ses  
 doigts , devient compacte & solide , souple  
 & fibreuse , selon que l'ordonne Promé-  
 thée. Les parties inflexibles composent  
 les os ; les élémens humides & terrestres  
 s'étendent & forment ce tissu merveil-  
 leux qui couvre & enveloppe le corps

---

\* *Injecta monstros terra dolet suis :*

*Mœretque partus fulmine luridum ,*

*Missos ad Orcum. (HORAT. l. 3 , Ode 4. )*

*Finxit in effigiem moderantem cuncta Deorum.*

*(OVID. Metam. l. 1. )*

**II. Partie.**

**F**



humain \*. L'homme paroît ; la majesté de son port , sa tête élevée vers le ciel , semblent désigner le maître de l'Univers : près de lui l'on apperçoit la femme , la femme , ce chef-d'œuvre admirable de graces & de beauté. Jamais couple ne fut plus différent & plus semblable ; l'un semble formé pour la méditation & le courage ; l'autre pour la douceur & les graces ; celui-là pour le travail & l'amour ; celle-ci pour le plaisir & l'amour. Le regard imposant de l'un , son front majestueux paroissent lui donner quelque supériorité. Ses cheveux semblables à l'hyacinthe , & fièrement annelés , se séparent sur son front : la chevelure de l'autre , longue , éparse , ondoyante , tombe , comme un voile , jusqu'au bas de sa taille élégante & dé-

---

\* Sic modo quæ fuerat rudis & sine imagine , tellus  
Induit ignotas hominum conversa figuras.

( OVID. *Metam.* l. 1. )

liée \*. L'ébene de ses tresses flottantes se recourbe en mille nœuds, & vient ombrager un front d'ivoire où naissent des sourcils qui se terminent par un arc imperceptible, des paupieres noires couvrent ses yeux qui brillent d'une humide flamme ; le lait n'est pas plus blanc que sa

---

\* Two of far nobler shape , erect and tall,  
 God like erect ! with native honor clad  
 In naked majesty , seem'd Lords of all  
 And worthy seem'd. . . . .  
 . . . . . Though both  
 Not equal , as their sex not equal seem'd ;  
 For contemplation he , and valord form'd  
 For softness she and sweet attractive grace,  
 He, for God only ; she, for God in him.  
 His fair large front, and eye sublime , declar'd  
 Absolute rule ; and hyacinthin locks  
 Round from his parted forelock manly hung  
 Clustering, but not beneath his shoulders broad.  
 She, as a veil, down to te slender waist  
 Her un-adorned golden tresses wore ,  
 Dishevel'd ; ( *Parad. lost, Book IV.* )

peau délicate , où le sang reflète sa pourpre & son éclat ; son sein , qui bientôt palpitera sous la main de l'Amour , ressemble à deux touffes de lys où la rose va s'échapper du bouton. Pandore est enfin le modele de la beauté : mais ces deux admirables ouvrages sont encore inanimés comme le marbre & l'airain ; il faut leur donner le sentiment , le mouvement , la vie , ce souffle divin qui n'appartient qu'aux Dieux.

L'audacieux Prométhée ose monter jusqu'à l'Olympe , & y dérober une portion de ce feu céleste qui est l'ame de l'Univers \*. Il revient avec son précieux larcin ; mais avant que d'approcher le feu divin de ces deux masses de terre , il les sépare & les place en deux endroits

---

\* Audax Japeti genus ,

Ignem fraude malâ gentibus intulit :

. . . Ignem æthereâ domo ;

Sub ductum.

(HORAT. *Ode* 3 , l. 1.)

différens , pour mieux jouir du spectacle qu'ils vont lui donner en passant du néant à l'être , & sur-tout du moment de leur réunion.

Alors il les anime & les rend vivantes ; toute leur ame se peint sur leur visage , & leurs sensations se manifestent. Quel instant de joie & de trouble que celui où l'homme sent pour la première fois son existence ! Il ne fait ce qu'il est , où il est , d'où il vient. Il ouvre les yeux : la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le crystal des eaux , tout l'occupe , tout lui donne un sentiment de plaisir, son cœur nage dans la joie. Il croit d'abord que tout est en lui , & fait partie de lui-même.

L'homme tourne ses regards vers l'astre du jour ; son éclat le blesse ; il ferme involontairement la paupière ; une légère douleur se fait sentir dans ce moment

d'obscurité ; il croit avoir perdu presque tout son être.

Affligé , frappé de terreur & de surprise , l'homme entend tout-à-coup des sons ; le chant des oiseaux , le murmure des airs , forment un concert dont la douce impression le remue jusqu'au fond de l'ame ; il écoute long-tems & se persuade que cette harmonie est en lui. Occupé tout entier de cette nouvelle existence , il oublioit déjà la lumière lorsqu'il rouvrit les yeux. Quelle joie de se retrouver en possession de cette autre partie de son être ! Il fixe ses regards sur mille objets divers qu'il peut détruire & reproduire à son gré , en ouvrant ou fermant la paupière. Un air léger dont il sent la fraîcheur , lui apporte des parfums délicieux. Agité par tant de sensations , pressé par le plaisir d'une si grande existence , il se leve tout-à-coup , & se sent transporté par une force inconnue.



L'homme ne fait qu'un pas, & sa surprise est extrême; il croit que son existence le fuit. Le mouvement qu'il a fait à confondu tous les objets; il s'imagine que tout est en désordre. Il porte la main sur sa tête, touche son front, ses yeux, & parcourt son corps. Sa main, qui lui donne des sensations distinctes & complètes, lui paroît alors le principal organe de son existence, il s'apperçoit que cette faculté de sentir est répandue dans toutes les parties de son être, & reconnoît les limites de son existence; il s'examine long-tems, se regarde avec plaisir, suit sa main de l'œil, observe tous ses mouvemens.

En marchant la tête vers le ciel, il se heurte contre un palmier : saisi d'effroi, il porte la main sur ce corps étranger, il s'en détourne avec une espece d'horreur, & connoît pour la première fois qu'il y a quelque chose hors de lui. Alors il

apperçoit des créatures qui vivent, qui marchent, qui volent; il voit des montagnes, des vallées, des bois épais, des ruisseaux qui fuient en murmurant; il est transporté d'un si beau spectacle.

Tant d'expériences qui le conduisent de surprise en surprise, tant d'incertitudes, de sensations & de mouvemens le fatiguent; ses genoux fléchissent, il s'assied. Cet état de tranquillité donne de nouvelles forces à ses sens; il se reposoit à l'ombre d'un bel arbre; des fruits d'une couleur vermeille descendent en forme de grappe à la hauteur de sa main; il s'en saisit; une odeur délicieuse l'engage à les approcher de ses yeux pour les observer mieux; le fruit se trouve près de ses lèvres; il goûte à longs traits les plaisirs de l'odorat; sa bouche s'ouvre pour exhaler cet air embaumé dont il est intérieurement rempli; elle se rouvre pour en reprendre. L'homme

sent qu'il possède un odorat intérieur plus fin, plus délicat que le premier; enfin il goûte. Quelle faveur! quelle nouveauté de sensations! Jusque-là l'homme n'avoit eu que des plaisirs; le goût lui donne le sentiment de la volupté; il croit que la substance de ce fruit est devenue la sienne; & qu'il est le maître de transformer les êtres. Il cueille un second, un troisième fruit, & ne se lasse pas d'exercer sa main pour satisfaire son goût; mais une langueur agréable s'emparant peu à peu de tous ses sens, appesantit ses membres & suspend l'activité de son ame. Ses yeux se ferment; sa tête penche pour trouver un appui sur le gazon; tout s'efface, tout disparoît; la trace de ses pensées est interrompue; il perd le sentiment de son existence; il dort....\*. Cependant que faisoit la belle Pandore?

---

\* Cette Histoire succincte des premiers mou-

La douce lumière vient pour la première fois ouvrir ses yeux étonnés : elle se trouve mollement couchée sur un tapis de verdure, émaillé de fleurs, à l'ombre d'un bosquet. Elle ignore qui elle est, où elle se trouve, comment elle existe ; elle entend le murmure d'un ruisseau qui sortoit d'une grotte voisine ; son onde répandue formoit une plaine limpide, & sa tranquille surface représentoit la pureté des cieux. Ce fut là que Pandore porta ses premiers pas : elle s'incline sur les rives verdoyantes, & se regarde dans ce crystal qui semble un autre ciel. En se penchant,

---

vemens, des premières sensations, des premiers jugemens d'un homme, qui, doué d'organes parfaitement achevés, s'éveilleroit tout neuf pour lui-même & pour tout ce qui l'environne, est extraite du célèbre & immortel Buffon. Nous n'y avons fait que les changemens nécessaires pour l'adapter à notre situation,

elle apperçoit une figure qui se penche aussi vers elle; Pandore recule en tressaillant; cette figure tressaille & recule; un charme secret la rapproche; le même charme l'attire. Ce bel objet, qui n'étoit que son image, l'auroit retenue plus long-tems \*, si l'homme, sorti de son

---

\* That day I oft remember, when from sleep  
I first awak'd, and found my self repos'd  
Under à shade, on flow'rs; much wond'ring where.  
And what I was, whence thither brought, and how.  
Not distant far from theme, a murmuring sound  
Of waters issu'd from a cave, and spread  
Into a liquid plain, then stood unmov'd;  
Pure as th' expanse of heav'n: I thither went,  
With in-experienc'd thought, and laid me down  
On the green banck, to look into the clear  
Smooth lake, that to me seem'd another sky.  
As I bent down to look, just opposite  
A shape within the wat'ry gleam appear'd,  
Bending to look on me: I started back;  
It started back: but pleas'd I soon return'd;  
Pleas'd it return'd as soon; with answering looks  
Of sympathy, and love: &c. (*Parad. lost*, Book IV.)



sommeil, n'avoit porté ses pas vers elle: Pandore l'apperçoit; il lui semble beau & majestueux; mais d'une beauté moins douce & moins attrayante que celle de l'image fugitive qu'elle avoit vue dans les ondes: un léger saisissement la fait reculer à sa vue\*; l'homme qui voit une forme semblable à la sienne, la prend pour un autre lui-même. Quelle surprise! Loin d'avoir rien perdu pendant qu'il a cessé d'être, il croit s'être doublé: mais non, ce n'est pas lui, c'est plus que lui, c'est mieux que lui; il trouve tout en elle; ses regards inspirent à son cœur un sentiment inconnu; il croit que son existence va changer de lieu & passer toute entière à cette seconde moitié de lui-même; il

---

\* . . . . . Fair indeed, and tall,  
Under a plantan; yet, methought, less fair,  
Less winning soft, less amiably mild,  
Than that smooth watry image: back I turn'd.

( *Ibid.* )

l'appelle, il la suit : « Arrête, belle Pandore :  
 » ah ! que crains-tu ? de joindre un autre  
 » toi-même » ? Sa main saisit tendrement  
 la main de Pandore , qui s'écrie à son  
 tour : « Quels sons ont frappé mon oreille  
 » & pénétré mon cœur ? Où suis-je ? qui  
 » suis-je ? O toi que je vois seul ici sem-  
 » blable à moi, toi qui doubles le senti-  
 » ment de mon existence, n'es-tu pas une  
 » partie de moi » ? . . . Elle dit, & l'in-  
 carnat de son teint efface les plus vives  
 couleurs de l'aurore. L'homme, enflammé  
 d'amour, la presse dans ses bras ; il sent  
 Pandore s'animer sous sa main ; il la voit  
 prendre de la pensée dans ses yeux ; il puise  
 dans les siens une nouvelle source de vie ;  
 il auroit voulu lui donner tout son être ;  
 & cette volonté vive & brûlante achève  
 son existence ; l'homme sent naître un  
 sixième sens. Il la conduit au berceau  
 nuptial : la voûte est un tissu de lauriers,  
 de myrthes & d'arbrisseaux odorans, dont

le feuillage forme un couvert épais. De  
 tous côtés l'acanthé & mille buissons em-  
 baumés palissadent le mur verdoyant. Les  
 branches, l'iris, nuée de superbes cou-  
 leurs, les roses, le jasmin & mille autres  
 fleurs, élèvent leurs têtes embaumées \*.  
 Sous les pieds, le safran, les pensées, les  
 violettes, l'asphodèle & l'hyacinthe,  
 émaillent la terre & leur servent de  
 couche; la terre tressaillit; les oiseaux  
 redoublent leurs concerts; les zéphirs

\* . . . . . The roof,  
 Of thickest covert, was inwoven shade,  
 Laurel, and myrtle; and what higher grew,  
 Of firm, and fragrant leaf: on either side  
 Acanthus, and each od'rous bus hy shrub,  
 Fenc'd up the verdant wall; each beauteous flow'r,  
 Iris all hues, roses, and jessamin,  
 Rear'd high their flourish'd heads between and wrought  
 Mosaic: under foot the violet,  
 Crocus, and hyacinth, with rich in-lay  
 Broider'd the ground; more color'd, than with stone  
 Of costliest emblem: (Parad. lost, Book IV.)

murmurent plus tendrement, & secouent de leurs aîles légères les roses & les parfums des arbrisseaux \*. Dans cet instant, l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignoit son flambeau, le couple heureux s'aperçut à peine qu'il perdoit le sens de la vue ; il existoit trop pour craindre de cesser d'être.

---

\* . . . . . The earth  
 Gave sign of gratulation, and each hill :  
 Joyous the birds ; fresh gales, and gentle airs  
 Whisper'd il to the woods, and from their wings  
 Flung rose, flung odors from the spicy shrub  
 Disporting !





## A R M I D E

E T

## R E N A U D \*.

**Q**UI ne connoît Armide & ses perfidies? qui ne fait par quels artifices elle entraîna sur ses pas les plus braves des Croisés? Le palais de l'Infidele devint leur prison ; &

---

\* Ici tout notre travail consiste à avoir réuni & ajusté les morceaux qui composent l'épisode admirable des Amours d'Armide & de Renaud , & qui sont éparés dans les 14, 15 & 16<sup>e</sup> Livres de la Jérusalem Délivrée. Nous avons cru que , rassemblés ainsi , & dégagés de tout accessoire étranger , de tout ornement superflu qui diminue l'intérêt , ils plairoient davantage encore. Comme notre traduction est quelquefois assez libre , quoique le plus souvent nous ayons suivi la dernière que l'on a chargés



chargés de fers, elle les envoyoit à Gaza, quand un Héros rompit leurs chaînes & finit leurs malheurs. Renaud, l'indomptable Renaud, charge leurs gardes, les égorge ou les met en fuite, & rend aux chrétiens leur armes.

Quand Armide se vit enlever sa proie, de douleur elle se déchira les mains, & se dit : « Non, il ne faut pas qu'il se vante » d'avoir dérobé mes captifs aux liens que » je leur avois donnés. Il a brisé leurs fers ? » qu'il les porte lui-même ! qu'il gémissé » sous les tourmens que j'avois destinés à » tant d'autres : c'est trop peu pour ma » vengeance ; je jure de les exterminer

---

donnée du Tasse, désespérant de faire mieux, on trouvera dans les notes les passages les plus remarquables du texte que nous avons imités, & aussi les principales idées que le Tasse peut avoir empruntées.

» tous ». Elle dit, & dans son cœur elle ourdit une trame nouvelle ; elle vole sur les lieux où Renaud a vaincu & immolé ses guerriers. Le Héros , qui dans son bouillant ressentiment d'un outrage fuyoit le camp des Croisés pour parcourir seul l'Égypte & s'y couvrir de palmes ou de cypres , Renaud avoit laissé son armure sur la place même où il avoit combattu ; & pour se cacher sous des dehors inconnus , s'étoit chargé de celle d'un infidelle. Armide prend ses armes , en couvre un cadavre mutilé, le jette sur la rive d'un fleuve où bientôt une troupe de Chrétiens devoit se rendre , & répand parmi les Croisés le bruit de sa mort, puis elle attend Renaud sur les bords de l'Oronte. Le guerrier s'y arrête dans un endroit où ce fleuve se divise & forme une isle qu'il embrasse de ses eaux. Il voit une colonne sur la rive. Tout auprès étoit un bateau : il fixe ses yeux sur un marbre blanc artistement

travaillé, & y lit cette inscription en lettres d'or.

« Qui que tu sois, ô voyageur, que le  
 » hasard ou ton choix conduit sur ces  
 » bords ; le soleil dans son cours n'éclaire  
 » point de plus grandes merveilles que  
 » celles qui sont cachées dans cette isle ;  
 » passe si tu veux les connoître ».

Le guerrier imprudent cede au désir curieux qui l'entraîne, & s'élance dans la barque qui peut à peine le recevoir.

Déjà il est sur l'autre bord ; ses regards avides parcourent la surface de l'isle, & n'y rencontrent que des grottes, des eaux, des gazons & des fleurs. Il est honteux de sa crédulité. Cependant ce lieu rit à sa vue ; un charme invisible l'y retient ; il s'y arrête, détache son casque & respire un air délicieux. Soudain l'onde murmure ; Renaud porte les yeux sur le fleuve. Au

Gij

milieu s'éleve une vague qui tourne & se replie sur elle-même ; bientôt il voit flotter une blonde chevelure ; puis il apperçoit la tête d'une nymphe , puis son col , sa gorge , son corps enfin , qui semble formé par l'Amour & les Graces \*.

Telles dans ces spectacles nocturnes que nos théâtres étalent, on voit une Déesse sortir lentement du sein de la nue : telles encore autrefois , on peignoit les perfides sirenes. Comme elles , cette fille des eaux

\* Il fiume gorgogliar frattanto udio  
 Con nuovo suono , e là con gli occhj corse :  
 E muover vide un' onda in mezzo al rio ,  
 Che in se stessa si volse , e si ritorse ;  
 E quindi alquanto d' un crin biondo ascio ,  
 E quindi di donzella un volto sorse ,  
 E quindi il petto , e le mammelle , e de la  
 Sua forma insin dove vergogna celsa.

Le Dante a quelque chose de semblable inf. 317  
*Li vide insin laddov appar vergogna.*

## DE CONTES. 101

charme les yeux par sa beauté : elle charme,  
comme elles , les oreilles par ses chants \*.

« Cœurs tendres & sensibles, vous que  
« le printems couronne de ses roses : ah !  
« ne vous laissez pas éblouir aux rayons  
« trompeurs de la gloire & de la vertu.  
« Heureux qui fuit toujours la loi de ses  
« désirs ! heureux qui cueille dans chaque  
« saison de la vie les fruits qu'elle fait  
« naître ! C'est le vœu de la sagesse ; c'est  
« le cri de la nature \*\*. Insensés ! pourquoi

\* Sic ubi tolluntur festis aula theatri

Surgere signa solent , primumque ostendere vultus ,

Cætera paulatim , placidoque educta tenore

Tota patent , imoque pedes in margine ponunt.

( OVID. *Metam.* l. IV. )

\*\* Questo grida natura , &c. ( c'est la morale d'Épicure. )

Non ne videre

Naturam sibi nil aliud latrare , nisi ut cum

Corpore se junctus dolor absit , mente fruatur

Jacunda sensu , cura semota meheque.

( LUCRET. II. )

G iij



» laissez-vous faner ces fleurs passageres  
» que la jeunesse fait éclore? Ce prix que  
» le monde donne à la valeur, cette gloire  
» qu'il vante, n'est qu'un vain nom, une  
» trompeuse chimere; la renommée dont  
» le bruit frappe votre superbe oreille,  
» n'est qu'un écho, un songe, l'ombre d'un  
» songe, que le moindre souffle fait éva-  
» nour. Jouissez sans inquiétude; que  
» votre ame s'abandonne sans remords à  
» l'ivresse de vos sens : noyez dans l'oubli  
» vos chagrins & vos peines, & que jamais  
» une triste prévoyance n'anticipe sur les  
» maux que l'avenir vous prépare : que le  
» ciel, à son gré, menace & lance ses car-  
» reaux brûlans; riez du vain bruit de ses  
» foudres; tranquilles au sein des plaisirs;  
» n'écoutez que la sagesse & la nature »\*.

---

\* O giovinetti, mentre Aprile, e Maggio  
V' ammantan di fiorite, e verdi spoglie;  
Di gloria o di virtù fallace raggio

Par ses chants harmonieux, l'enchan-  
teresse endort le jeune guerrier. Un doux  
sommeil enchaîne & maîtrise ses sens.  
Armide, pleine de sa vengeance, sort du

---

La tenerella mente ah non v' invoglie.  
Solo chi segue ciò che piace è saggio,  
E in sua stagion degli anni il frutto coglie.  
Questo grida natura : or dunque voi  
Indurerete l' alma ai detti suoi ?

Folli, perchè gettate il caro dono  
Che breve è sì, di vostra età novella ?  
Nomi senza soggetto, idoli sono  
Ciò che pregio e valore il mondo appella.  
La fama che invaghisce a un dolce suano  
Voi superbi mortali, e par sì bella,  
È un eco, un sogno, anzi del sogno un' ombra,  
Ch' ad ogni vento si dilegua, e sgombra.

Goda il corpo sicuro, e in lieti oggetti.  
L' alma tranquilla appaghi i sensi frali ;  
Oblì le noje andate, e non affretti  
Le sue miserie in aspettando i mali.  
Nulla curi, se 'l Ciel tuoni, o faetti :  
Minacci egli a sua voglia, e infiammi strali.  
Questo è saper, questa è felice vita :

Giv

lieu qui la cache, & court à lui. Mais quand elle l'a fixé, quand elle a vu ce front calme, ces levres où repose le sourire, ces yeux dont le sommeil même ne peut lui dérober l'éclat : elle hésite, elle s'arrête, elle soupire; elle sent expirer sa colere. Assise auprès de lui, elle admire ses graces; ses regards sont attachés sur son charmant visage, comme ceux de Narcisse sur la fontaine qui réfléchit son image : de son voile, elle essuie la sueur qui mouille les joues du héros; d'un souffle amoureux, elle rafraîchit l'air

---

Si l' *insegna natura*, e si l' *addita*.

*Nomi senza soggetto, &c.*

Horace a dit :

. . . . . Aut *virtus nomen inane est*;

Aut *Deus*, aut *pretium rectè petit experiens vir*.

On trouve aussi dans Pétrarque :

Non fate idolo un nome

Vano senza soggetto.

brûlant qu'il respire.....\* Qui le croiroit?.... Ce cœur plus dur que le diamant, plus froid que la glace, se fend, s'ammollit, ne connoît plus que le feu de l'amour ; & d'ennemie implacable, Armide est devenue la plus tendre Amante. Des fleurs qui croissent dans ces beaux lieux, elle forme des liens artistement tissus ; elle en serre les bras & les pieds de Renaud, le place sur son char, & d'un vol rapide s'élève avec lui dans les airs. Ce

\* Ma quando in lui fìsò lo sguardo, e vide,  
Come placido in vista egli respira :  
E ne' begli occhj un dolce atto che ride,  
Benchè sian chiusi, ( or che fias' ei gli gira ? )  
Pria s' arresta sospesa : e gli s' affide  
Poscia vicina, e placar sente ogn' ira  
Mentre il risguarda : e in su la vaga fronte  
Pende omai sì, che per Narciso al fonte.

E quei ch' ivi forgean vivi sudori  
Accoglie lievemente in un suo velo :  
E, con un dolce ventilar, gli ardori  
Gli va temprando dell' estivo Cielo.

n'est point à Damas ; ce n'est point dans ce château funeste aux guerriers Chrétiens qu'elle dépose sa proie. Honteuse de sa foiblesse , dévorée d'une flamme jalouse, elle va , loin des rives connues, se cacher au sein de l'océan : elle choisit pour son séjour une isle déserte & solitaire, l'une de celles que nous appellons Fortunées.

Sur la cime d'un roc qui menace les nues & que couvrent des ombres épaisses, elle creuse un lac & bâtit un palais. Par la force de ses enchantemens , le penchant de la montagne est couvert de neige, pendant que le sommet est couronné de fleurs & de verdure \*. Là, dans un printems éternel , Armide & Renaud coulent des

---

\* Claudien , dans sa description du Mont Etna ( *l. 1, de raptu Proserpina* ), dit :

Sed quam vis nimio fervens exuberent æstu,  
Scit nivibus servare fidem.



jours filés par la mollesse & les plaisirs. Ce superbe palais, dans sa forme circulaire, embrasse des jardins dont jamais rien ne peut égaler la beauté, & qui porte dans tous les sens le désir & la volupté. De magnifiques pavillons, ouvrages des esprits infernaux, regnent autour de ces bosquets, & forment pour les cacher un tortueux dédale.

Que de soins n'a pas pris la magicienne puissante, pour défendre l'abord de ce séjour délicieux ! Que d'obstacles n'a-t-elle pas préparés pour en écarter le brave Ubalde, & ce généreux Danois, qui, députés par les Chrétiens & guidés par la protection céleste, ont entrepris de rendre Renaud aux combats & à la gloire !

Un sentier ardueux conduit à ce palais. Le pied de la montagne est couvert de neige & de frimats : plus loin, un verd

gazon est émaillé de fleurs ; des arbres y répandent leur ombrage ; les lys & les roses y naissent au milieu des glaces : tout y atteste un pouvoir magique vainqueur de la nature. Les deux guerriers s'avancent ; un affreux dragon vient en rampant leur disputer le passage. Son corps est couvert d'écailles jaunissantes ; il dresse sa tête altière ; son col est gonflé de colere ; la flamme étincelle dans ses yeux , & de sa gueule sortent des vapeurs empoisonnées ; tantôt il se ramasse & se replie ; tantôt il s'allonge & traîne après lui ses tortueux anneaux \*. Plus loin rugit un lion mena-

---

\* Veggion che per dirupi, e fra ruine

S' ascende alla sua cima alta e superba :

E ch' è fin là di nevi e di pruine

Sparsa ogni strada : ivi ha poi fiori ed erba.

Presso al canuto mento il verde crine

Frondeggia : e 'l ghiaccio fede ai gigli serba ,

Ed alle rose tenere ; cotanto

Puote sovra natura arte d' incanto.

çant. Sa criniere se hériffe; de sa queue il bat ses flancs, & s'excite à la colere : sa gueule sanglante s'ouvre pour dévorer sa proie. .... \*. Une foule de monstres succede , plus difformes , plus terribles. ....

---

.....  
 Ma efce , non so donde , e s' attraversa  
 Fiera serpendo orribile e diversa.

Un'alza d' oro squallido squamoso  
 Le creste e 'l capo , e gonfia il collo d' ira;  
 Arde negli occhj ; e le vie tutte ascoso  
 Tien sotto il ventre ; e tofco , e fumo spira;  
 Or rientra in se stessa , or le nodoso  
 Rote distende , o sè dopo sè tira.

\* Homere , dans l'Illiade 20 :

Οὐρὰ καὶ πτερὰ , &c.

Et Lucain :

..... Sicut squallentibus arvis  
 Æstiferæ Lybies , viso leo cominus hoste  
 Subsedit dubius , totam dum colligit irum;  
 Mox ubi se sævæ stimulavit verberare caudæ  
 Erexir que jubar,

Armide semble avoir dans ces lieux transporté les enfers. . . . Vaines illusions ! que dédaigne le courage & qui fuient à l'approche des guerriers ! Ils ne trouvent plus d'obstacles que les précipices & les glaces :

Mais bientôt ils ont franchi ces rudes & pénibles sentiers. Le sommet de la montagne offre à leurs yeux une plaine riante sous un ciel pur & serein : un air délicieux y est parfumé par les fleurs, & rafraîchi par les zéphirs ; leur haleine toujours égale, n'y reçoit point du soleil le mouvement ou le repos ; l'été n'y darde point ses feux ; l'hiver ne s'y arme point de glaces ; les nuages n'y troublent point la sérénité des airs ; un azur éternel y embellit les cieux. Sur des gazons toujours verts, brillent de fleurs toujours nouvelles : les arbres y conservent un immortel feuillage \*. Le palais enchanté s'élève dans ces

---

\* Ma poi che già le nevi ebber varcate,

### DE CONTÉS. III

beaux lieux, & paroît le trône du Monarque qui regne sur ces monts & sur ces mers.

Dans une route semée de fleurs, les

---

E superato il discolpso, e l'erto;

Un bel tepido Ciel di dolce state

Trovaro, e 'l pian sul monte ampio ed aperto;

Aure fresche mai sempre ed odorate

Vi spiran con tenor stabile e certo:

Nè i fiati lor, siccome altrove suole;

Sopisce o desta ivi girando, il sole.

Nè, come altrove suol, ghiaccj ed ardori,

Nubi e sereni a quelle piagge alterna;

Ma il Ciel di candidissimi splendori

Sempre s'ammanta, e non s'infiamma, o verna;

E nutre ai prati l'erba, all'erba i fiori,

Ai fior l'odor, l'ombra alle piante eterna.

Lucrece a dit:

Apparet divum numen sedesque quietæ

Quas neque concutiunt venti, neque nubile nimbis

Aspergunt, neque nix acri concreta pruina

Cana cadens videat semperque innubilis æther

Integit, & late diffuso lumine ridet.



deux guerriers s'avancent à pas lents, & quelquefois ils s'arrêtent. Une fontaine qui jaillit du sein d'un rocher, offre à leur bouche altérée une onde pure & limpide; ses flots se divisent en mille rameaux, & par des routes secretes, vont abreuver les plantes & les fleurs. Bientôt ils se réunissent dans un canal profond, & roulent en murmurant sous l'ombrage épais des arbres qui les couvrent. Le crystal transparent réfléchit tous les objets qui l'environnent; sur ses rives un tendre gazon offre aux voyageurs un lit de verdure..... Mais celui qui envoie les guerriers Chrétiens, éclairé par le ciel même, a prévu tous ces pièges, & leur a montré l'art de les braver. « Voilà, disent-ils, la fontaine » qui, dans son froid crystal, cache de » secrets & funestes poisons : voilà cette » fontaine fatale qui coule pour le mal- » heur des mortels. Qui boit de ses eaux » est surpris d'une ivresse soudaine; son  
» ame

« ame nage dans une perfide joie ; un rire  
 « insensé le tourmente & le conduit à la  
 « mort. Fuyons ces ondes cruelles, ces  
 « ondes homicides ! mettons un frein à  
 « nos désirs , & craignons l'illusion de nos  
 « sens ». Cependant ils avancent jusqu'à  
 l'endroit où les eaux se répandent dans un  
 vaste bassin , & y forment un lac.

Sur la rive , une table élégamment  
 servie offre à leur vue les mets les plus  
 délicieux : deux nymphes d'un air volup-  
 tueux folâtrant dans les eaux : elles s'y dé-  
 fient à la nage ; quelquefois elles s'y  
 plongent tout entières , & découvrent en  
 reparoissant de nouveaux trésors. Le cœur  
 des guerriers est ému à leur aspect. Ils  
 s'arrêtent pour les contempler : elles con-  
 tinuent leurs jeux ; l'une des deux s'élève  
 sur la surface du lac , & présente à leurs  
 yeux sa gorge d'albâtre & des appas encore  
 plus secrets. Le reste de son corps paroît à

de mi sous le voile liquide dont il est entouré ; l'eau dégoutte de sa blonde chevelure. .... Telle se montre l'étoile du matin toute humide de rosée \* ; ou telle autrefois on vit la mere de l'Amour sortir de l'écume féconde des mers. Ses regards distraits errent sur la rive ; elle feint d'apercevoir pour la première fois les deux étrangers : le rouge de la pudeur vient colorer ses joues : elle détache ses cheveux qu'un nœud rassembloit sur sa tête ; ils tombent & couvrent d'un voile d'or l'ivoire de son col. . . . O que de charmes disparoissent alors ! Mais un charme nouveau les remplace. Voilée par les eaux & par ses cheveux , elle reporte sur les deux guerriers des yeux où la honte se mêle à la joie. Elle sourit, elle rougit, & le ris sur ses levres s'embellit du fard de la pudeur.

---

\* Qualis ubi Oceani perfusus Lucifer undâ.

( VIRG. 8. )

## DE CONTES. IIJ

enfin d'une voix touchante & capable  
d'amollir les cœurs les plus durs.

« Heureux étrangers , leur dit - elle ,  
» qu'un destin propice conduit dans le  
» séjour de la félicité : vous trouverez  
» dans cet asyle un abri contre les orages  
» de la vie , & l'oubli de vos peines ; vous  
» y goûterez les plaisirs que jadis au siècle  
» d'or goûterent les humains libres encore  
» du joug des loix. Quittez , quittez des  
» armes désormais inutiles ; suspendez-les  
» dans le temple du bonheur ; consacrez-  
» les à la paix ; vous ne servirez ici que  
» sous les drapeaux de l'amour. Ces ga-  
» zons , cette verdure , seront le théâtre  
» de vos combats\* : nous allons vous

---

\* Una intanto drizzoffi , e le mammelle

E tutto ciò che più la vista alletti

Mostrò , dal seno infuso , aperto al Cielo :

E 'l lago all' altre membra era un bel velo.

H ij

» présenter à la Beauté qui regne dans ces  
 » lieux : elle y comble le désir de ceux  
 » qui sont soumis à ses loix. Destinés à  
 » ses plaisirs , vous vous enivrerez dans

Qual mattutina stella esce dall' onde  
 Rugiadosa e stillante : o come fuore  
 Spuntò nascendo già dalle seconde  
 Spume dell' Ocean la Dea d' Amore ;  
 Tale apparve costei : tal le sue bionde  
 Chiome stillavan cristallino umore.  
 Poi girò gli occhj , e pur allor s' infinse  
 Que' duo' vedere , e in se tutta si strinse.

E 'l crin, che in cima al capo avea raccolto  
 In un sol nodo , immantinente sciolse ,  
 Che lunghissimo in giù cadendo , e folto ,  
 D' un aureo manto i molli avorj involse.  
 O che vago spettacolo è lor tolto !  
 Ma non men vago fu chi loro il tolse.  
 Così dall' acque , e da' capelli ascosa  
 A lor si volse lieta e vergognosa

. . . . .  
 Mosse la voce poi sì dolce e pia ,  
 Che fora ciascun altro indi conquiso :  
 O fortunati peregrin , cui lice  
 Giungere in questa sede alma e felice !



« ses bras d'une volupté divine ; mais  
 « baignez-vous d'abord dans cette onde,  
 « & réparez à cette table vos forces épuï-  
 « sées ».

Tandis que l'une des nymphes parle ;  
 l'autre, de ses gestes, de ses regards, ac-  
 compagne son discours : ainsi dans une  
 fête champêtre la jeune bergere marie ses  
 pas à la musette. Mais les deux guerriers  
 sont insensibles à ces perfides caresses : cet  
 aspect séduisant, ces accens enchanteurs,  
 chatouillent leurs sens & ne peuvent

Questo è il porto del mondo ; e qui il ristoro.

Delle sue noje, e quel piacer si sente

Che già senti ne' secoli dell' oro.

L' antica e senza fren libera gente.

L' arme che fin a qui d' uopo vi foro,

Potete omai depor sicuramente ,

E sacrarle in quest' ombra alla quiete :

Chè guerrieri qui sol d' Amor sarete.

E dolce campo di battaglia il letto

Fiavi, e l' erbetta morbida de' prati.

H üü

atteindre à leur ame; ils vont au palais  
achever leur victoire, & les nymphes dé-  
daignées cachent dans les eaux leur dépit  
& leur honte.

Cent portes conduisent dans le magni-  
fique édifice; les deux guerriers entrent  
par la plus grande. Elle est d'argent & roule  
sur des gonds d'or \*. Des figures en relief  
la décorent & fixent les regards des deux  
voyageurs étonnés, moins de la matiere  
que du travail \*\*. Leurs yeux trompés  
croient qu'elles respirent. On y voit  
Alcide filant aux pieds d'Omphale : le  
vainqueur des enfers, le destructeur des  
monstres, manie la quenouille & fait  
tourner le fuseau. L'Amour le regarde &  
sourit à sa métamorphose. D'une main  
foible & tremblante, la Beauté qui le

---

\* Foribus cardo stridebat Athenis. (VIRG.)

\*\* Materiam superabat opus. (OVID.)

captive souleve ses armes homicides, & se couvre de la peau du lion de Némée, dont la rudesse paroît offenser ses membres délicats \*.

Plus loin, une mer agitée roule ses flots blanchis d'écumes : deux flottes armées l'une contre l'autre s'en disputent l'empire : l'onde étincelle & s'allume : d'un côté paroît Auguste & les Romains; de l'autre, Antoine & les Peuples de l'Aurore. On diroit que les Cyclades, arrachées de leurs fondemens, nagent sur la surface des eaux, ou que des montagnes se heurtent contre des montagnes : le fer & la flamme volent de tous côtés; la mer est

---

\* Ovide a dit dans son art d'aimer ( l. 2. ) :

Ille fatigatz vincendo monstra noverca.

Quimeruit costum, quod prior ipse tulit.

Ille inter Ionicas calathum tenuisse puellas.

Dicitur, & lanas excoluisse rudes.

H iv

teinte de sang & couverte de débris. Le combat est encore douteux ; mais on voit fuir la Reine étrangere.... Antoine fuit ! Antoine oublie le sceptre de Rome & l'empire du monde !.... Non, il ne fuit pas. . . . Son courage ne connoît point la crainte.... Mais il fuit Cléopatre qui fuit & l'entraîne. Vous le voyez frémir tout à la fois, d'amour, de honte & de rage : ses yeux se reportent tour à tour sur le combat & sur le vaisseau qui emporte son Amante : enfin, caché dans les détours du Nil , il attend la mort dans les bras de Cléopatre. La vue de la beauté qui l'enflamme , semble charmer la douleur de sa perte.... \*

---

\* D' incontro è un mare ; e di canuto flutto

Vedi spumanti i suoi cerulei campi.

Vedi nel mezzo un doppio ordine instrutto

Di navi , e d' arme : e uscir dall' arme i lampi.

. . . . .

Svelte nuotar le Cicladi diresti

Per l' onde , e i monti coi gran monti urtarfi ;

Les deux guerriers détachent leurs regards  
de ces merveilleux tableaux, & entrent  
dans le labyrinthe dont on leur a tracé les

L' impeto è tanto , onde quei vanno e questi  
Co' legni torreggianti ad incontrarsi,  
Già volar faci , e dardi : e già funesti  
Vedi di nova strage i mari sparsi

. . . . .

Ecco fuggir la barbara Reina.

E fugge Antonio! e lasciar può la speme  
Dell' imperio del mondo, ov' egli aspira?  
Non fugge no, non teme il fier, non teme;  
Ma segue lei che fugge, e seco il tira.  
Vedresti lui simile ad uom che freme  
D' amore, a un tempo, e di vergogna, e d' ira;  
Mirar alternamente or la crudele  
Pugna ch' è in dubbio, or le fuggenti vele.

Nelle latébre poi del Nilo accolto  
Attender pare in grembo a lei la morte:  
E nel piacer d' un bel leggiadro volto  
Sembra che il duro fato egli conforte.

Vedi nel mezzo, &c. Imité de Virgile. (Énéide, l. 8)

In medio classes ærates, Actia bella,  
Cernere erat: tutumque instructo Marte videres



perfides détours , fans quoi mille routes  
confuses y égareroient leurs pas.

Tel on voit le Méandre incertain dans

---

Fervere Leucatem , auroque effulgere fluctus  
Quinci Augusto , &c.

Virgile a dit :

Hinc ope barbaricâ , variisque Antonius armis  
Victor , ab Auroræ populis , & litore rubro  
Ægyptum , viresque Orientis & ultima secum  
Bactra vehit.

Svelte notar le Cyclade , &c. Voyez Virgile.

Pelago credas innare revulsas  
Cycladas aut montes concurrere montibus altos ;  
Tanta mole viri turritis puppibus instant.

Già volar faci , &c.

On lit dans Virgile :

Stupea flamma manu , telique volatile ferrum  
Spargitur , arva nova Neptunia cæde rubescunt.

Nelle latebre , &c.

Virgile dit encore :

Contra autem magno mærentem corpore nilum  
Cæruleum in gremium , latebrosoque flumina  
victor.

son cours se jouer sur ses rives : tantôt il remonte vers sa source ; tantôt il descend vers la mer ; & ses flots qui fuient, trouvent ses flots qui reviennent \* : tels , & plus confus encore , sont les détours du magique palais ; mais la carte fatale , présent du sage vieillard qui a instruit les Chevaliers Chrétiens , en révèle les issues les plus secretes. A travers mille tortueux sentiers , ils arrivent enfin au jardin enchanté. Que n'offre-t-il pas à leur vue ? Des eaux dormantes & des ruisseaux qui roulent sur un sable d'argent leur mobile crystal , des fleurs , des arbustes , des gazons , des côteaux que le soleil dore de sa lumiere , des vallons que couvre un ombrage délicieux , des grottes & des

---

\* Non secus ac liquidis Phrygias Mæander in undis

Ludit & ambiguo lapsu refluitque fluitque ,

[ Occurensque sibi venturas aspicit undas ,

Et nunc ad fontes , nunc ad mare versus apertum

Incertas exercet aquas. (OVID. *Metam.* l. 3.)

forêts d'éternelle verdure. L'art qui crée ces beautés y ajoute encore par les soins qu'il prend de se cacher \*. Au charmant désordre qui regne en ces lieux, on croit qu'ils doivent tout à la Nature : on croiroit du moins que la Nature a voulu jouer l'art & l'imiter à son tour. L'air docile aux loix d'Armide, porte par-tout une chaleur féconde , & appelle dans les rameaux la sève obéissante : avec des fruits toujours mûrs, les arbres donnent des fleurs toujours nouvelles. Sur le même tronc, sur la même feuille , la figue mûrit à côté de la figue naissante ; la pomme qui jaunit voit croître une pomme encore verte ; la vigne

---

\* Ovide a dit dans ses Métamorphoses :

*Naturæ ludentis opus.*

Et dans le troisieme livre du même Ouvrage :

*Cujus in extremo est antrum nemorale recessu ,*

*Arte laboratum nulla : simulaverat artem*

*Ingenio naturæ suo.*

Élance sur les côteaux ses tortueux rameaux ; & près d'une grappe qui fleurit , étale une grappe déjà toute brillante d'un divin nectar \*. Les oiseaux amoureux , sous des berceaux de verdure , soupirent leurs plaisirs & leurs peines ; les ondes & les feuilles , mollement agitées par les zéphirs , s'accordent à leur ramage , & leur harmonieux murmure accompagne leurs concerts. Parmi ces chantres ailés , il en est un dont le plumage est varié de mille couleurs : son bec a l'éclat de la pourpre ; sa langue forme des sons qui ressemblent aux nôtres ; il commence à chanter ; tous se taisent pour l'entendre ; & les vents , dans les airs , retiennent leurs haleines.

---

\* Tout le monde reconnoîtra ici la description des jardins d'Alcinoüs dans le septieme livre de l'Odyssée :

*Ἰνδῶν καὶ Ἰούπια , &c.*

« Vois cette rose naissante que colore  
 » un modeste incarnar; à peine elle en-  
 » tr'ouvre sa prison; moins elle se montre;  
 » plus elle est belle : mais déjà plus hardie,  
 » elle étale les trésors de son sein; tout-à-  
 » coup elle languit; ce n'est plus cette  
 » fleur qu'envioient mille beautés, & que  
 » mille Amans brûloient d'offrir à leurs  
 » maîtresses \*. Ainsi un seul jour voit  
 » flétrir la fleur de notre vie; le printems  
 » vient ranimer la nature; mais notre jeu-  
 » nesse fuit pour ne revenir jamais. Cueil-  
 » lons la rose dès le matin; le soir elle sera  
 » fanée : cueillons la rose d'amour; aimons  
 » tandis que nous pouvons être aimés » \*\*.

---

\* Aufone a dit :

Quam longa una dies , ætas tam longa rosarum  
 Quas pubescentes juncta senecta premit.

\*\* Acque stagnanti , mobili cristalli ,  
 Fior varje varie piante , erbe diverse ;  
 Apriche collinette , ombrose valli ,



Il se tait : tous les oiseaux reprennent  
leur ramage : les tourterelles redoublent  
leurs baisers amoureux ; tout brûle, tout  
s'enflamme. Le chêne & le laurier, les

---

Selve e spelonche in una vista offerse :

E quel che il bello, e il caro accresce all'opre ,

L' arte che tutto fa , nulla si scopre.

. . . . .

Co' fiori eterni eterno il frutto dura ,

E mentre spunta l' un , l' altro matura :

Nel troneo istesso, e tra l' istessa foglia

Sovra il nascente fico invecchia il fico.

Pendono a un ramo, un con dorata spoglia ;

L' altro con verde, il novo, e il pomo antico ;

Lussureggiante serpe alto , e germoglia

La torta vite, ov' è più l' orto aprico :

Qui l' uva ha in fiori acerba, e qui d' or l' have

E di piròpo, e già di nettar grave.

. . . . .

. . . . .

Tacquero gli altri ad ascoltarlo intenti ,

E fermaro i susurri in aria i venti.

Deh mira ( egli cantò ) spuntar la rosa

Dal verde suo modesta e verginella ,

*Fig. 111*

arbuſtes & les plantes , la terre même &  
les eaux , tout reſpire l'amour & reſſent ſa  
puiffance.

Au milieu de cette tendre mélodie , au  
milieu de tant d'objets voluptueux , les  
deux guerriers s'avancent : toujours plus  
auſteres , ils ferment leur ame à l'attrait  
du plaifir. Leurs yeux errent à travers le

---

Che mezzo aperta ancora , e mezzo aſcoſa ,  
Quanto ſi moſtra men , tanto è più bella.  
Ecco poi nudo il ſen già baldanzofa  
Diſpiega : ecco poi langue , e non par quella ,  
Quella non par che deſiata innanti  
Fu da mille donzelle e mille amanti.

Così trapaffa al trapaffar d' un giorno  
Della vita mortale il fiore , e 'l verde :  
Nè perchè faccia indietro april ritorno ,  
Si rinfiora ella mai , nè ſi rinverde ;  
Cogliam la roſa in ſul mattino adorno  
Di queſto dì , chè toſto il ſeren perde :  
Cogliam d'Amor la roſa : amiamo or quando  
Eſſer ſi puote riamato amando.

feuillage ;

feuillage ; un nouvel objet a frappé leur vue : ils croient voir. . . . . Ils voient Armide & son Amant : elle est couchée sur le gazon ; Renaud est dans ses bras. . . . Son voile ne couvre plus l'albâtre de son sein ; ses cheveux épars sont le jouet des zéphirs ; elle languit d'amour ; sur ses joues enflammées brille une sueur voluptueuse qui l'embellit encore ; dans ses prunelles humides pétille le feu du plaisir. Tel un rayon de lumière perce le crystal des eaux \*. Sa tête est penchée sur Renaud , qui , renversé dans ses bras , a les yeux attachés sur les siens. De ses regards avides il dévore son Amante ; il se mine & se consume : elle s'incline vers lui , & lui donne des baisers de flamme ; elle en couvre ses yeux ; elle suce ses lèvres ;

---

\* *Aspicies oculos tremulo fulgore micantes ,  
Ut sol in liquida sæpe refulget aqua.*

( OVID. *l. 2 , de Arte amandi.* )

Renaud soupire; il lui semble que son  
ame s'envole & passe dans le sein de son  
Amante.....\*. Les deux guerriers, de  
l'asyle qui les cache, contemplent leurs  
jeux & leur ivresse.

Au côté de Renaud pendoit un miroir,  
confident discret des amoureux mysteres.  
Armide se leve; elle met le crystal entre  
les mains de son Amant; ses yeux, tout  
brillans de plaisir, y cherchent son image;  
Renaud, d'un regard brûlant, n'y cherche

---

\* . . . . In gremium qui sæpe tuum se  
Rejicit æterno devinctus vulnere amoris :  
Atque ita suspiciens tereti cervice reposta  
Pascit amore avidos inhians in te , Dea , visus  
Atque tuo pendens resupini spiritus oris.

(LUCRET. L. I.)

Et livre 6.

Qui tenet adfuetis humectans oscula labris ,  
Virgile a dit :

Oscula libavit natæ.

que sa maîtresse. Armide est fiere de son empire ; Renaud l'est de ses fers : elle ne voit qu'elle même , & lui ne voit qu'elle.

« Tourne , lui disoit-il ; ah ! tourne sur  
 » moi ces regards qui portent dans mon  
 » ame l'ivresse du bonheur ! C'est dans  
 » mon cœur que tu verras ton image ;  
 » l'Amour , d'un trait de flamme , l'y  
 » grava bien mieux que ne l'exprime cet  
 » infidele miroir. . . . . Cruelle ! tu me  
 » dédaignes ; un vil mortel est indigne de  
 » fixer tes yeux & ta pensée ; tu ne con-  
 » temples que ce ciel qui s'embellit de tes  
 » charmes , & ces astres jaloux qu'efface  
 » ta beauté \* ».

---

\* Ella dinanzi al petto ha il vel diviso ,  
 E il crin sparge incompotto al vento estivo.  
 Langue per vizzo : e 'l suo infiammato viso  
 Fan biancheggiando i bei sudor più vivo.  
 Qual raggio in onda , le scintilla un riso  
 Negli umidi occhj tremulo e lascivo.



Armide sourit ; mais toujours elle s'admire & compose sa parure : elle rassemble sur sa tête ses cheveux errans, les tresse & les entremêle de fleurs : elle marie la rose

---

Sovra lui pende : ed ei nel grembo molle  
Le posa il capo, e 'l volto al volto attolle.

E i famelici sguardi avidamente

In lei pascendo, or si consuma e strugge:  
S' inchina, e i dolci bacj ella sovente  
Liba or dagli occhj, 'e dalle labbra or fugge :  
Ed in quel punto ei sospirar si sente  
Profondo sì, che pensi, or l' alma fugge  
E in lei trapassa peregrina. . . . .

Dal fianco dell' amante, e stranio arnese.

Un cristallo pendea lucido e netto.  
Sorfe, e quel fra le mani a lui sospese,  
Ai misterj d' Amor ministro eletto.  
Con luci ella ridenti, ei con accese,  
Mirano in varj oggetti un sol oggetto :  
Ella del vetro a se fa specchio : ed egli  
Gli occhj di lei sereni a se fa speglj.

L' uno di servitù, l' altra d' impero

Si gloria : ella in se stessa, ed egli in lei.

aux lys de son sein, & se couvre de son  
voile. Le paon superbe étale avec moins  
de complaisance l'orgueil de son plumage;  
Iris est moins belle, quand son humide

---

Volgi, dicea, deh volgi, il cavaliere  
A me quegli occhj, onde beata bei:  
Chè son, se tu no 'l sai, ritratto vero  
Delle bellezze tue gl' incendj miei.  
La forma lor, le maraviglie appieno,  
Più che 'l cristallo tuo, mostra il mio seno.

Deh, poichè sdegni me, com' egli è vago  
Mirar tu almen potessi il proprio volto:  
Chè 'l guardo tuo, ch' altrove non è pago,  
Gioirebbe felice in se rivolto.  
Non può specchio ritrar sì dolce imago:  
Nè in picciol vetro è un paradiso accolto.  
Specchio t' è degno il Cielo, e nelle stelle  
Puoì riguardar le tue sembianze belle.

Pétrarque a dit:

Luci beate e liere  
Se non che 'l veder voi stesse v' è tolto  
Ma quante volte in me vi rivolgete  
Cono siete in altrai qual che voi siete.

écharpe se dore des rayons du soleil; mais rien n'égale l'éclat & le charme de sa ceinture : elle-même travailla ce merveilleux tissu ; nulle autre main que la sienne n'eût pu allier ensemble tout ce qui la compose. On y voit les tendres dédains, les attrayans refus, l'ivresse de la volupté, son calme heureux , le sourire, les mots entrecoupés, les larmes du plaisir, les longs baisers & les soupirs mutuels\*. Armide elle-même,

\* Nè il superbo pavo sì vago in mostra  
 Spiegala pompa delle occhiute piume;  
 Nè l'Iride sì bella indora e inostra  
 Il curvo grembo e rugiadoso al lume,  
 Ma bel sovra ogni fregio il cinto mostra,  
 Che neppur nuda ha di lasciar costume.  
 Diè corpo a chi non l' ebbe; e, quando il fece,  
 Tempre mischiò ch' altrui mescer non lece;

Teneri sdegni, e placide e tranquille  
 Repulse, cari vezzi, e liete paci,  
 Sorrisi, parolette, e dolci stille  
 Di pianto, e sospir tronchi, e molli baci,

par un feu magique, les a unis & confondus : jamais elle ne quitte sa ceinture ; la nuit dans les bras du repos, elle est autour d'elle ; l'Amour, quand il la réveille, l'y laisse encore, & n'en est que plus heureux.

Enfin elle donne à Renaud un baiser passionné..... un dernier baiser. Le jour la rappelle dans son palais pour s'y livrer à ses magiques mystères. Son Amant ne peut suivre ses pas, ni pénétrer dans sa

Le Tasse a imité ici Claudien :

*Nec tales volueris pandit Junonia pennas,*

*Non sic innumeros arcu mutante colores*

*Incipiens mutatur hyems, cum tramite flexo*

*Semita disceris interviret humida nimbis.*

(*l. 1, de raptu.*)

Et sur-tout ce passage admirable du 14<sup>e</sup> livre de l'Illiade, où Homere décrit le ceste de Vénus :

*ἥ καὶ ἀνέ, &c.*

Voyez encore Claudien (*de Nup. Honor. & Mar.*)

*Et flecti faciles ite, &c.*

retraite. Enchainé dans ces jardins enchantés, il y erre tout le jour dans les bosquets. Mais quand l'ombre avec le silence revient favoriser les amoureux larcins, un même asyle les rassemble & devient le confident le leur bonheur.

Dès qu'Armide a disparu, les deux guerriers sortent de leur retraite, & se montrent à Renaud revêtus de leur pompeuse armure. A peine l'éclat de l'acier a frappé ses regards, l'ardeur des combats rentre dans son ame; sa molle langueur se dissipe; il sort de l'ivresse & de l'assoupissement du plaisir. Tel on voit un généreux coursier, qui, après avoir triomphé dans les champs de la gloire, est condamné à un vil repos; il erre au milieu des pâturages & près de la cavale amoureuse; il languit & se consume: mais si la trompette guerrière a frappé son oreille, s'il a vu étinceler l'acier, soudain, par ses hennissemens, il



réveille son courage ; déjà il brûle de  
s'élancer dans la plaine ; déjà il appelle le  
guerrier qui doit guider son audace \*.

Cependant Ubalde présente aux yeux du

---

\* Qual feroce destrier ch' al faticofo

Onor dell' arme vincitor fia tolto :

E lascivo marito, in vil riposo,

Fra gli armenti e ne' paschi erri disciolto ;

Se 'l desta o suon di tromba , o luminoso

Acciar , colà tosto annitrendo è volto ;

Già già brama l' arringo , e l' uom sul dorso

Portando , urtato riurtar nel corso.

Voyez Ovide (l. 3, *Metam.*) :

Ut fremit acer equus , cum bellicus ære canoro

Signa dedit Tubicen , pugnaeque assumit amorem.

Ceci rappelle encore ce passage de Valérius  
Flaccus (l. 2, *Argonaut.*) :

Haud secus Æsonides monitis accensus amaris

Quam bellator equus , longa quem frigide pace

Terra juvat brevis , in lævos piger angitur orbes :

Fræna tamen dominumque velit , si martius aures

Clamor , & oblitri rursus fragor impleat æris.

héros le bouclier de diamant qui doit les  
dessiller. Renaud y porte ses regards : il  
s'y voit, il apperçoit les honteux orne-  
mens dont il est couvert ; ces cheveux  
parfumés, ces boucles voluptueusement  
flottantes. .... Il se cherche lui-même & se  
reconnoît à peine : ainsi, quand nous sor-  
tons des bras du sommeil, l'ame, encore  
pleine des illusions & des songes qui l'ont  
agitée, s'examine & travaille pour se re-  
trouver. Bientôt il ne peut plus soutenir sa  
vue ; l'œil morne & la tête baissée, plein  
de trouble & de confusion, il se précipi-  
teroit dans la mer, il se jetteroit dans les  
flammes, il s'abîmeroit dans le centre de  
la terre pour y cacher sa honte. Ubalde  
enfin lui parle ainsi :

« Toute l'Asie, toute l'Europe sont en  
» feu : quiconque aime la gloire combat  
» aujourd'hui dans les plaines de Syrie :  
» toi seul, ô Renaud ! toi seul caché dans

» des lieux ignorés au-delà des limites du  
 » monde , tu languis au sein d'un indigne  
 » repos ! Vil esclave d'une femme , seul  
 » tu es tranquille au milieu des mouve-  
 » mens qui bouleversent l'Univers ! Quel  
 » sommeil , quelle léthargie a donc af-  
 » soupi ta valeur ? quelle foiblesse a flétri  
 » ton courage ? Renaud réveille-toi ; le  
 » camp te demande ; la fortune & la vic-  
 » toire t'attendent pour te couronner :  
 » viens , généreux guerrier , viens ; tes  
 » exploits qui ont étonné l'Asie ne sont  
 » encore que les jeux de ton enfance , &  
 » les présages de ta grandeur. . . . ».

Il se tait : Renaud demeure un moment confus , immobile & sans voix : mais enfin un généreux dépit , enfant du courage & de la raison , s'empare de son ame , en bannit la honte. Un feu brillant allume ses joues & les enflamme ; il déchire ses vains ornemens , cette indigne parure , marques

honteuses de son esclavage. Plein d'une ardeur impatiente, il fuit les deux guerriers, & sort du labyrinthe & de ses perfides détours. . . . Cependant Armide voit son Amant. . . . elle le voit hélas ! fuir d'un pas rapide loin de sa douce prison. Elle veut lui crier. . . . *Ah ! cruel , tu me laisses !....* Mais la douleur ferme le passage à sa voix. Ses tristes accens retentissent sur son cœur\*, & augmentent l'amertume dont il est rempli. . . . Malheureuse ! un pouvoir plus grand que le tien t'arrache ton bonheur & tes plaisirs !.... Elle le sent :

---

Le Dante a dit (*Infern.* 23.) :

Lo pianto stesso li pianger non lascia ,  
E 'l duol che trov 'in su gli occhi rintoppo  
Si volvo indentro a far crescer l'ambascia.

Et Ovide avoit dit avant les deux Poëtes Italiens :

Troades exclamant : obmutuit illa dolore ,  
Et pariter vocem lacrimasque introrsus obortas  
Devorat ipse dolor. (*Met.* 13.)

en vain pour arrêter Renaud elle essaie les ressources de son art. . . . L'enfer ne répond plus à sa voix : elle renonce aux enchantemens, & veut tenter si les larmes, si les prières d'une beauté humiliée ne pourront pas plus que les secrets de la magie : elle court & se précipite sur les pas de Renaud. Où sont, hélas ! ses triomphes ? Qu'eût devenue sa fierté ? Jadis, d'un coup-d'œil, elle troubloit tout l'empire de l'Amour : armée d'orgueil & de dédains ; elle embrâsoit les cœurs & ne sentoît que de la haine \* : vaine de ses appas, elle ne vouloit des adorateurs que pour avoir des esclaves. Maintenant trahie, abandonnée, elle suit l'ingrat qui la fuit & la méprise : elle cherche à relever par ses pleurs sa beauté dédaignée : les neiges,

---

\* Pétrarque a dit :

Ed ha sì egual alle bellezze orgoglio,  
Che di piacer altrui par che le spiaccia.



les précipices, ne peuvent arrêter ses pas ?  
enfin elle arrive au moment où Renaud  
touche au rivage. Éperdue, hors d'elle-  
même, elle s'écrie : « O toi qui m'enleves  
» la moitié de ma vie ! cruel ! prends  
» celle qui me reste, ou rends-moi celle  
» que tu m'arraches : arrête, arrête ! en-  
» tends du moins les derniers mots que  
» ma bouche prononce ! Ce n'est point un  
» dernier baiser que je te demande : garde-  
» le pour une plus heureuse Amante :  
» barbare ! que crains-tu si tu m'attends ?  
» tu as pu me fuir, tu pourras être sourd  
» à ma voix \* ».

---

\* *Volca gridar : dove , o crudel , me sola*

*Lasci ? ma il varco al suon chiuse il dolore :*

*Sicchè tornò la flebile parola*

*Più amara indietro a rimbombar sul core.*

*Misera , i suoi diletta ora le invola*

*Forza e saper del suo saper maggiore.*

*Ella se 'l vede , e invan pur s' argomenta \**

*Di ritenerlo , e l' arti sue ritenta.*

Renaud s'arrête : elle approche hale-  
tante , baigée de larmes , abîmée dans la  
douleur , mais plus belle par sa douleur  
même ; ses yeux tombent sur le Héros ,

---

. . . . .  
Lascia gl' incanti , e vuol provar se vaga  
E supplice beltà sia miglior maga.

Corre , e non ha d' onor cura o ritegno.  
Ahi dove or sono i suoi trionfi e i vanti ?  
Costei d' Amor , quanto egli è grande , il regno  
Volse e rivolse sol col cenno innanti :  
E così pari al fasto ebbe lo sdegno ,  
Ch' amò d' esser amata , odiò gli amanti ;  
Sè gradì sola , e fuor di sè in altrui  
Sol qualche effetto de' begli occhj suoi.

Or negletta e schernita , e in abbandono  
Rimasa , segue pur chi fugge e sprezza ;  
E procura adornar co' pianti il dono  
Rifiutato per se di sua bellezza.

. . . . .  
Forfennata gridava : o tu che porte  
Teco parte di me , parte ne lasci ;

qui ne jette sur elle que des regards dérobés, tardifs & honteux. Armide exhale en ces mots son désespoir :

« N'attends pas de moi les prières qu'une  
 » Amante adresse à son Amant; ces doux  
 » noms ne sont plus faits pour nous. . . . .  
 » Barbare! si ton cœur les dédaigne, si  
 » tu abhorres jusqu'au souvenir de notre  
 » flamme, du moins écoute-moi comme  
 » l'objet de ta haine.... Si tu me hais, si  
 » cette haine fait ton bonheur, jouis de  
 » cet affreux sentiment; je ne viens point  
 » te l'arracher : tu le crois juste ; il l'est  
 » sans doute : moi aussi j'ai détesté tes  
 » Chrétiens ; j'ai fait plus, je t'ai détesté

O prendi l' una o rendi l' altra , o morte  
 Dà insieme ad ambe : arresta , arresta i passi ,  
 Sol che ti fian le voci ultime porte ,  
 Non dicoi bacj ; altra più degna avrassi  
 Questi da te. Chè temi , empio , se resti ?  
 Potrai negar , poi che fuggir potesti.

» toi-même,

» toi-même. Je nâquis Musulmane ; je  
 » me fis un devoir d'accabler une puis-  
 » sance ennemie ; je t'ai poursuivi ; j'ai  
 » juré ta perte ; je t'ai entraîné dans ces  
 » déserts inconnus, loin du monde & loin  
 » des combats. A ces crimes ajoute un  
 » crime plus grand, plus funeste, plus  
 » affreux pour toi : j'ai séduit ton cœur ;  
 » je t'ai fait connoître l'amour & ses feux....  
 » Forfait odieux ! & que tu ne saurois trop  
 » punir ! Je t'ai livré mon honneur & mon  
 » innocence : esclave sous tes loix , je  
 » t'ai prodigué des charmes pour lesquels  
 » mille Amans avoient en vain soupiré.....  
 » Venge-toi, pars, abandonne ces lieux,  
 » jadis si chers à ton cœur. Va, franchis  
 » les mers. Par tes combats , par tes  
 » travaux , anéantis nos autels & ma  
 » croyance ; moi-même je t'armerai  
 » contre elle..... Mais que dis-je ? ma  
 » croyance ! Ah ! ce n'est plus la mienne !  
 » Cruelle idole de mon cœur ! je ne

» reconnois plus que toi ; seul tu es &  
» mon maître & mon dieu !... je ne te  
» demande qu'une faveur légère ; permets  
» que je suive tes pas. Un vainqueur mene  
» ses captifs enchaînés à son char ; qu'Ar-  
» mide soit à ton triomphe un ornement  
» de plus ; que les Chrétiens me comptent  
» au nombre de tes victimes ; que cette  
» fiere Beauté qui méprisa l'élite de leurs  
» guerriers , aille , à la vue de ton camp ,  
» traîner tes fers & souffrir tes dédains....  
» Vile esclave ! Eh ! pourquoi nourrir  
» encore cette chevelure qui n'a plus  
» d'attraits pour toi ? Je couperai ces  
» tresses inutiles ; je veux que tout en  
» moi annonce mon esclavage. Dans  
» l'horreur des batailles , au milieu d'une  
» foule ennemie , je suivrai tes pas ; j'ai  
» le courage... j'aurai la force de conduire  
» tes courriers , & de porter tes traits : je  
» serai ton écuyer ; je serai , si tu veux , ton  
» rempart ; je prodiguerai ma vie pour



» défendre la tienne. Avant que d'arriver  
 » à toi, il faudra que le fer de tes ennemis  
 » percé mon sein & le déchire. Peut-être  
 » il n'en sera pas un seul assez barbare  
 » pour vouloir, aux dépens de mes jours,  
 » couper la trame des tiens : peut-être en  
 » faveur de cette beauté que tu méprises ,  
 » ils oublieront la vengeance. . . . Hélas !  
 » malheureuse ! où s'égare mon orgueil ?  
 » je vante encore une beauté dédaignée. . . ».  
 Elle vouloit continuer \* ; mais des ruisseaux

---

\* . . . Non aspettar ch' io preghi,  
 Crudel, te, come amante amante deve :  
 Tai fummo un tempo : or sù tal esser neghi,  
 E di ciò la memoria anco t'è greve ;  
 Come nemico almeno ascolta : . . .

Se m' odj, e in ciò diletto alcun tu senti,  
 Non ten' vengo a privar : godi pur d' esso.  
 Giusto a te pare, e siasi ; anch' io le genti  
 Cristiane odiai ( nol nego ) odiai te stesso.  
 Nacqui Pagana : ufai varj argomenti,

de larmes coulent de ses yeux : elle veut  
saisir la main du Héros ou embrasser ses  
genoux ; il recule & triomphe : l'amour  
ne peut plus rentrer dans son cœur , & ses

---

Chè per me fosse il vostro imperio oppresso ;  
The perseguii , te presi , e te lontano  
Dall' arme trassi in loco ignoto e strano.

Aggiungi a questo ancor quel ch' a maggiore  
Onta tu rechi , ed a maggior tuo danno :  
T' ingannai , t' allettai nel nostro amore ;  
Empia lusinga , certo , iniquo inganno ,  
Lasciarsi corre il virginal suo fiore ;  
Far delle sue bellezze altrui tiranno :  
Quelle ch' a mille antichi in premio sono  
Negate , offrire a novo amante in dono.

Sia questa pur tra le mie frodi : e vaglia  
Sì di tante mie colpe in te il difetto ,  
Che tu quinci ti parta , e non ti caglia  
Di questo albergo tuo glà sì diletto.  
Vattene : passa il mar : pugna , travaglia :  
Struggi la fede nostra ; anch' io t' affretto.  
Chè dico nostra ? ah non più mia ; fedele  
Sono a te solo , idolo mio crudele.

Solo ch' io Tiegua te mi si conceda ;

yeux sont fermés aux larmes : mais la pitié  
du moins , d'un feu plus chaste , l'émeut  
& l'amollit : son ame est attendrie ; mais il  
captive sa sensibilité , & sous de tranquilles

---

Picciola fra' nemici anco richiesta ;

Va il trionfante , il prigionier non resta.

Me fra l' altre tue spoglie il campo veda ,

Ed all' altre tue lodi aggiunga questa ;

Che la tua schernitrice abbia schernito ,

Mostrando me sprezzata ancella a dito.

Sprezzata ancella , a chi fo più conserva

Di questa chioma , or ch' a te fatta è vile ?

Raccorcierolla : al titolo di serva

Vuò portamento accompagnar servile.

Te seguirò , quando l' ardor più serva

Della battaglia , entro la turba ostile.

Animo ho bene , ho ben vigor che basti

A condurti i cavalli , a portar l' aste.

Sarò qual più vorrai scudiere o scudo :

Non fia che in tua difesa io mi risparmi.

Per questo sen , per questo collo ignudo ,

Pria che giungano a te , passeran l' armi.

Barbaro forse non farà sì crudo ,

dehors , il cache les mouvemens qui l'agitent.

« Armide , lui dit-il , je partage ta dou-  
 » leur ; que ne puis-je éteindre dans ton  
 » sein l'ardeur funeste qui le dévore ! la  
 » haine ! le dédain ! ah ! ce ne sont pas les  
 » sentimens que j'éprouve : tu n'es point  
 » mon esclave , tu ne seras point mon  
 » ennemie : ton cœur s'est égaré ; tu as  
 » été extrême , & dans ta haine & dans ton  
 » amour. . . . ton excuse est dans ta loi ,  
 » dans ton sexe & dans ton âge. Moi aussi ,  
 » j'ai partagé tes erreurs : eh ! si je te con-  
 » damnois , de quel droit pourrois-je  
 » m'absoudre ? Non , dans mes disgraces ,

---

Che ti voglia ferir per non piagarmi ;  
 Condonanto il piacer della vendetta  
 A questa , qual si sia , beltà negletta.

Misera , ancor presumo ? ancor mi vanto  
 Di schernita beltà che nulla impetra ?  
 Volca più dir ; &c. &c. &c.

» dans mes prospérités, ton souvenir sera  
 » toujours cher à mon cœur ; & tant que  
 » l'honneur & mon culte me le permet-  
 » tront , je serai encore ton Chevalier.  
 » Mettons un terme à nos égaremens , à  
 » notre honte ; ensevelissons dans ces dé-  
 » serts inconnus le souvenir de nos foi-  
 » blesses. Puissent ces jours malheureux  
 » être retranchés du reste de mes jours !  
 » puissent les hommes ignorer toujours  
 » cette indigne partie de mon histoire !  
 » & toi-même efface de la tienne un trait  
 » qui flétriroit ta beauté , tes vertus &  
 » l'éclat de ta naissance. Adieu , belle  
 » Armide ; vis en paix dans ces lieux ; il  
 » ne t'est plus permis de suivre mes pas :  
 » demeure , ou , par une autre route , va  
 » retrouver le repos dans le sein de la  
 » sagesse »..... Pendant qu'il parle ,  
 Armide lance sur lui des regards d'abord  
 inquiets , puis sinistres & furieux : enfin  
 elle éclate en ces mots :



« Non , tu n'es point le fils de la belle  
 » Sophie \* ! tu n'es point le sang des  
 » héros dont tu prétends sortir ! La mer  
 » en courroux t'enfanta au milieu des  
 » tempêtes ! le Caucase te nourrit dans ses  
 » affreux rochers , & tu fuças le lait d'une  
 » tigresse d'Hyrkanie ! Pourquoi dissimuler

---

Tout le monde connoît ce passage de l'Illiade  
 ( 61 ).

*Οὐ δὲ Θέταρ μὴ Τηρ , &c. &c.;*

Catulle a dit :

Quænam te genuit sola sub rupa luena ?  
 Quod mare conceptum , spumantibus expuit undis ?  
 Quæ Syrtis , quæ Scylla vorax , quæ vasta Caribdis ?

Ovide ( *Met.* 8. ) :

Non genitrix Europa tibi est , sed in hospita Syrtis  
 Armeniæ tigres , austroque agitata Caribdis.

Et Virgile :

Nec tibi diva parens generis , nec Dardanus auctor ,  
 Perfide , sed duris genuit te cantibus horrens  
 Caucasus Hyrcanæque ad morunt ubera tigres.

» encore\*? L'insensible a-t-il montré un  
 » mouvement de pitié? a-t-il changé de  
 » couleur? a-t-il du moins donné une  
 » larme, un soupir à mon désespoir?....  
 » Le barbare insulte à ma douleur. Il veut  
 » être mon Chevalier, & il me fuit, il  
 » m'abandonne ! Vainqueur humain, gé-  
 » néreux, il daigne oublier mes offenses  
 » & pardonner mes erreurs. Écoutez ce  
 » Philosophe austère.... il me donne des  
 » conseils, & sa chaste raison gourmande  
 » mon amour ! O ciel ! ô Mahomet ! vous  
 » souffrez ces impies, & vous foudroyez  
 » nos tours & vos temples !..... Va,  
 » cruel ! va, je te rends cette paix que tu  
 » me laisses ! cours, ingrat, où t'entraîne  
 » l'iniquité ! Mon ombre attachée à tes

---

\* Nam quid dissimulo ? aut quæ me ad majora reservo.  
 Num flectu ingenuit nostro ? num lumina flexit ?  
 Num lacrimas victus dedit, aut miseratus amantem est ?  
 Quæ quibus ante feram.

» pas te suivra sans cesse ; furie implacable  
 » armée de torches & de serpens , ma  
 » rage égalera mon funeste amour. S'il  
 » faut que tu échappes au courroux des  
 » flots ; que , vainqueur des ondes & des  
 » écueils , tu arrives enfin sur le théâtre  
 » de cette guerre sacrilège , bientôt baigné  
 » dans ton sang , environné des ombres  
 » de la mort , tu paieras mon désespoir &  
 » mes larmes : souvent à ton dernier sou-  
 » pir tu invoqueras Armide.... Je t'en-  
 » tendrai \*.... ». Elle vouloit achever ;

---

\* Torva il riguarda , alfin prorompe all' onte.

Nè te Sofia produsse , e non sei nato

Dell' Azzio sangue tu : te l' onda infana

Del mar produsse , e 'l Caucaſo gelato ,

E le mamme allattar di tigre Ircana.

Che diſſimulo io più ? l' uomo ſpietato

Pur un ſegno non diè di mente umana.

Forſe cambiò color ? forſe al mio duolo

Bagnò almen gli occhj , o ſparſe un ſoſpir ſolo ?

• • • • •

la douleur éteint sa voix & en étouffe les  
derniers sons ; elle tombe presque sans  
vie ; une sueur froide & glacée coule sur  
ses membres , & ses yeux se ferment à la

S' offre per mio : mi fugge , e m' abbandona.

Quasi buon vincitor , di reo nemico

Oblia le offese , e i falli aspri perdona.

Odi come consiglia , odi il pudico

Senocrate d' Amor come ragiona.

O Cielo , o Dei , perchè soffrir questi empj ,

Fulminar poi le torri , e i vostri tempj ?

Vattene pur , crudel , con quella pace

Che lasci a me : vattene iniquo omai ;

Me tosto ignudo spirto , ombra seguace

Indivisibilmente a tergo avrai.

Nuova furia co' serpi e con la face

Tanto t' agiterò quanto t' amai.

E s' è destin ch' esca del mar , che schivi

Gli scogli e l' onde , e ch' alla pugna arrivi :

Là tra 'l sangue e le morti egro giacente

Mi pagherai le pene , empio guerriero.

Per nome Armida chiamerai sovente

Negli ultimi singulti ; udir ciò spero. . .

Or qui mancò lo spirto alla dolente ; &c. &c.

lumiere. . . . . Tes yeux se ferment ;  
 Armide ! Le ciel impitoyable , refuse à ta  
 douleur une consolation dernière. Ah !  
 malheureuse ! ouvre les yeux , & tu verras  
 des larmes couler de ceux du cruel qui  
 t'abandonne : ah ! si tu pouvois l'entendre !  
 quelle douceur ses soupirs porteroient  
 dans ton ame\* ! il te donne tout ce qu'il

---

\* Chiudesti i lumi , Armida : il Cielo avaro  
 Invidiò il conforto a' tuoi martirj  
 Apri , misera , gli occhj ; il pianto amaro  
 Negli occhj al tuo nemico or chè non miri ?  
 O s' udir tu 'l poteffi , o come caro  
 T' addolcirebbe il suon de' suoi sospiri ! &c.  
 Me tosto ignudo , &c.

Virgile a dit :

Sequar atris ignibus absens ,  
 Et cum frigida mors anima seduxerit artus ,  
 Omnibus umbra locis adere , dabis improbe pœnas.  
 Per nome Armida , &c.

Virgile dit encore :

Spero equidem : mediis , si quid pia numina possunt



peut, & les derniers regards qu'il t'adresse sont des regards de pitié. Que fera-t-il ? Doit-il laisser cette infortunée mourante sur un sable désert ? La sensibilité l'arrête ; la compassion le retient ; mais une dure nécessité lui commande & l'entraîne. Il part ; déjà son vaisseau fend les ondes ; il a les yeux collés sur le rivage ; mais bientôt le rivage se dérobe à ses yeux.

Revenue à elle-même , Armide regarde autour d'elle, & ne rencontre par-tout que la solitude & le silence \*.... « Il est » parti, dit-elle.... il a pu me laisser ex- » pirante en ces lieux.... le traître n'a » pas différé d'un moment sa fuite !....

Supplicia hauturam scopulis\*, & nomine Dido

Scæpe vocationem....

\* Ainsi Catulle dit d'Ariane abandonnée :

..... Omnia muta

Omnia sunt deserta ; ostentant omnia letum ;

» dans l'état affreux où j'étois , il ne m'a  
» pas donné le moindre secours ! Et je  
» l'aime encore ! ..... & assise sur ce  
» rivage , je verse des pleurs au lieu de  
» me venger ! ..... des pleurs ! Je n'ai  
» donc point d'autres armes ! .... Je le  
» poursuivrai l'ingrat ! Ni le ciel ni l'enfer  
» ne pourront le sauver de ma fureur ! ....  
» Déjà je l'atteins , je le saisis , je lui ar-  
» rache le cœur . .... Attachons ici ses  
» membres déchirés pour effrayer les cou-  
» pables qui seroient tentés de l'imiter . . . ?  
» Il m'apprit à être barbare ; je veux l'em-  
» porter sur lui . .... Mais où suis-je , &  
» qu'osai-je dire ? ... Malheureuse Armide !  
» quand tu le tenois dans tes fers , c'étoit  
» alors que tu devois épuiser sur lui ta  
» fureur \* . .... Aujourd'hui un courroux  
» tardif t'enflamme ; tu te livres à des

---

\* Quid loquor ? aut ubi sum ? quæ mentem insania mutat ?  
Tum decuit cum sceptrâ dabas. (VIRG.)

» transports impuissans. .... Non. .... il  
 » brave l'enfer, & mon art & ma rage.  
 » Eh! bien d'autres moyens me restent.  
 » O beauté méprisée! c'est toi qu'offense  
 » l'ingrat, c'est à toi de me venger. Oui,  
 » ma beauté sera le prix du guerrier qui  
 » m'apportera sa tête. ... O mes Amans!  
 » je vous propose une périlleuse, mais  
 » noble entreprise. ... Ma personne, mes  
 » trésors, voilà votre récompense.... Si  
 » je ne mérite pas d'être achetée à ce  
 » prix, vaine beauté! tu n'es qu'un présent  
 » inutile de la Nature. ... Don funeste!  
 » je te repousse, je t'abhorre; j'abhorre &  
 » ma couronne & ma vie, & le jour qui  
 » m'a vue naître. ... Je ne vis plus que  
 » par l'espoir d'être vengée \*. .... »

---

\* Poi ch' ella in se tornò, deserto e muto,  
 Quanto mirar potè, d' intorno scorfe.  
 Ito se n' è pur, disse, ed ha potuto  
 Me qui lasciar della mia vita in forse?

Ainsi, par des sons entrecoupés, elle ex-  
haloit son désespoir : enfin elle s'arrache à  
cette rive déserte, les yeux égarés & le  
visage en feu. Rentrée dans son palais,

---

Nè un momento indugiò : nè un breve ajuto

Nel caso estremo il traditor mi porse ?

Ed io pur anco l' amo ? e in questo lido

Invendicata ancor piango, e m' affido ?

Che fa più meco il pianto ? altr' arme, altr' arte

Io non ho dunque ? ah ! seguirò pur l' empio :

Nè l' abisso, per lui riposta parte,

Nè il Ciel farà per lui sicuro tempio.

Già l' giungo, e 'l prendo, e 'l cor gli svello, e sparte

Le membra appendo, ai dispietati esempio.

Maestro è di ferità : vuol superarlo

Nell' arti sue ; ma dove son ? che parlo ?

Misera Armida, allor dovevi, e degno

Ben era, in quel crudele incrudelire

Che tu prigion l' avesti : or tardo sdegno

T' infiamma, e movi neghittosa l' ire

Pur se beltà può nulla, o scaltro ingegno,

Non fia vuoto d' effetto il mio desire.

O mia sprezzata forma, a te s' aspetta

( Chè tua l' ingiuria fu ) l' alta vendetta.

elle

elle invoque à grands cris tous les habitans  
de l'enfer : le ciel s'obscurcit & se couvre  
de nuages affreux ; l'astre du jour pâlit &

---

Questa bellezza mia farà mercede

Del troncator dell' esecrabil testa.

O miei famosi amanti, ecco si chiede

Difficil sì, da voi, ma impresa onesta.

! Io che farò d' ampie ricchezze erede,

D' una vendetta in guiderdon son presta.

S' esser compra a tal prezzo indegna io sono,

Beltà, sei di natura inutil dono.

Dono infelice, io ti rifiuto : e insieme

Odio l' esser Reina, e l' esser viva,

E l' esser nata mai ; sol fa la speme

Della dolce vendetta ancor ch' io viva.

• • • • •  
Sol fa la speme, &c.

Pacuvius a dit :

Dii me etsi perdunt tamen esse adjutam expetunt ;

Quod prius quam pereo , spatium ulciscendi dabunt.

Ce vers *Sparsa il crin*, &c. ressemble à celui de  
Claudien :

Cincta sinus , exerta manus , armata bipenni.

II. Partie.

L



s'éteint; les vents déchainés ébranlent les rochers & les montagnes; l'abîme mugit sous ses pieds, & dans son vaste palais, on n'entend que des monstres furieux, qui sifflent, heurlent, aboient & frémissent. Des ombres plus épaisses que la nuit la plus noire, enveloppent l'édifice; des éclairs percent l'obscurité & la rendent plus affreuse : enfin les ombres s'évanouissent, le soleil lance de pâles rayons, l'air n'est point encore serein; mais le palais a disparu : les vestiges en sont effacés; on ne peut pas même dire : *Il étoit là*. Il ne reste dans ces lieux que des rochers déserts, & l'horreur sauvage qu'y mit la Nature. Armide sur son char s'élève. Entourée de nuages & de bruyans tourbillons, elle fend les airs étonnés, & vole à la vengeance.





## DÉIPHIRE\*.

## PALIMACRE ET PHILARQUE.

## PALIMACRE.

AH! Philarque, juge quelle est ma douleur, & combien j'en dois souffrir, lorsque ceux, qui n'en sont que les témoins, ne peuvent la voir sans en être-

---

\* Léon-Baptiste Alberti, Gentilhomme Florentin; qui vivoit dans le quinzieme siecle, & dont on a plusieurs Ouvrages, est l'Auteur d'un Dialogue intitulé ainsi. Nous avons, selon notre coutume, traduit très-librement ce que nous en avons pris, ajouté nos idées, & fait disparoître des longueurs, des conceits, des métaphores outrées, des comparaisons trop recherchées; en un mot, plusieurs défauts agréables aux yeux des Italiens peut-être, mais qui ne le sont point à ceux des François. Ce

attendris ! Laisse-moi donc , en m'en faisant une habitude , chercher à diminuer un tourment qui durera autant que ma vie. Après tout , il a ses charmes ; mes peines me sont cheres ; je les nourris ; je les tiens renfermées au-dedans de moi , & je voudrois qu'en tombant dans mon sein , mes larmes pussent retourner à leur source & rentrer dans mon cœur.

## P H I L A R Q U E .

Cher Palimacre ! je ne puis te voir errer ainsi dans les bois seul & pensif , toi dont le front étoit n'aguere toujours sans nuage , sans en être étonné & touché ; j'ai voulu pénétrer la cause de tes ennuis , & je porte la peine de ma curiosité. Ta douleur est venue jusqu'à moi. Mais quelle en peut être la cause ? O mon ami ! beauté , vertu , richesses , les Dieux ne t'ont rien refusé.

---

Dialogue sera , si l'on veut , la morale de ce Recueil.

DE CONTES. 165

PALIMACRE.

Ah ! Philarque, que peut l'or ? que peut la beauté ? que peut même la vertu contre mon infortune ? Cesse , ami , cesse de vouloir me consoler : laisse-moi tout entier à ma tristesse : plus tu m'interrogeras , plus tu agiteras mon cœur , & mes maux s'en aigriront.

PHILARQUE.

Au nom de l'amitié sacrée qui nous lie , verse ton ame dans la mienne. Ah ! si je ne te suis pas indifférent , me refuseras-tu ta confiance ?

PALIMACRE.

Eh bien ! tu m'arraches mon secret. . . .  
J'aime , je brûle , je meurs d'amour.

PHILARQUE.

Mon ami, je l'avois deviné : les efforts de dissimulation que tentent les Amans les décelent. Cher Palimacre , console-

toi; l'amour est la maladie de ton âge; quelquefois aussi celle des cheveux blancs: tu es aimable & beau, l'amour te convient; il pourra te rendre heureux; & s'il te faut lutter contre lui, ton ame a toutes ses forces. La même flamme qui réduit dans un instant en cendres un vieux arbre, suffit à peine pour noircir une branche encore verte. Acheve donc de me confier ton secret: mes conseils aideront à ton bonheur ou à ta guérison; mais sur-tout ne laisse pas trop connoître ta passion à celle qui en est l'objet: car telles sont les femmes, ce sexe impérieux & volage, qu'elles regardent moins comme amis que comme esclaves, ceux qui s'assujettissent à leurs volontés: elles risqueroient en faisant leur bonheur, de se priver d'une autorité qui leur est cent fois plus précieuse que tous les transports de l'amour le plus tendre. Dis-moi, cher ami, si celle qui t'enflamme mérite ta tendresse; car c'est



une servitude bien vile que de ressentir une passion dont on rougit.

## PALIMACRE.

O que celui-là est heureux, qui est le maître d'aimer ou de ne pas aimer à son choix ! Pour moi je ne puis m'empêcher, ni de sentir de l'amour, ni de me plaindre en aimant. Déiphire ! chere Déiphire ! ne mérites-tu pas toute ma tendresse ? Tu es si belle & si enjouée ! mais trop cruelle & trop fiere ! Ah ! si tu savois combien le dédain ôte de graces à la beauté ! Mais telles que soient tes rigueurs, tu me seras toujours chere !.... O Déiphire ! un jour viendra où je serai l'objet de tes regrets, lorsque tu rappelleras dans ta mémoire ma tendresse & ma fidélité ! *Il savoit aimer !* te diras-tu. . . . Tu le connoîtras ; mais trop tard ; & tu pleureras , & les beaux jours que tu auras perdus seront passés sans retour !

## P H I L A R Q U E.

Que voilà bien les Amans ! Ils ne cessent d'adresser des prières & des plaintes ; à qui ne les voit ni ne les entend. Peuvent-ils parler ? Ils restent interdits , & ne sauroient proférer un mot ; ou s'ils parlent , c'est pour se repentir dans un moment de ce qu'ils ont dit. O que ton cœur n'est-il aussi tranquille que le mien ! ou s'il te faut aimer & plaire, s'il te faut délirer au gré de l'amour , que ne partages-tu tes feux entre tant de Beautés, sans te préparer par une passion exclusive des soucis & des tourmens inévitables ! L'amour est une plaie qui s'envenime & s'aigrit en la nourrissant ; c'est une frénésie qui s'accroît, qui s'aggrave de jour en jour, si par de nouvelles blessures on ne fait diversion à la première , si une prudente inconstance n'étouffe le mal dans son origine , &

ne fait prendre un nouveau cours aux transports de la passion \*.

PALIMACRE.

Dieux ! combien tu dégrades les Amans !  
& que mon cœur défavoue bien ta vaine morale ! Ne vois-tu donc pas que tu prives l'amour de ses douceurs les plus délicieuses , quand tu lui donnes pour frein l'inconstance ? & qu'un cœur sensible aime mieux souffrir que changer ?

PHILARQUE.

En renonçant à ce que tu appelles

- \* Sed fugitare decet. . . . . pabula amoris  
Absterrere sibi , atque aliò convertere mentem ,  
Et jacere humorem conlectum in corpora quæque ,  
Nec retinere semel conversum unius amore ;  
Et servare sibi caram certumque dolorem :  
Ulcus enim vivescit & inveterascit alendo ,  
Inque dies gliscit furor , atque ærumna gravescit ;  
Si non prima novis conturbes volnera plagis ,  
Volgivaquæque vagus Venere , ante recentia cures ,  
Aut aliò possis animi traducere motus. (LUCRET. IV. )

l'amour, se prive-t-on de ses douceurs ?  
Au contraire, on en recueille les fruits  
sans en sentir les peines \*. . . . . Et quelles  
peines ! une vie passée dans l'esclavage !  
un corps épuisé ! souvent une fortune  
ruinée ! l'oubli des devoirs ! les tourmens  
de la jalousie ! ceux des désirs ! pour  
éprouver ensuite à la source même du  
plaisir je ne fais quelle amertume , &  
cueillir des épines au sein des fleurs ! soit  
que la raison nous reproche une vie oisive,  
perdue dans la mollesse ; soit qu'un mot  
équivoque de l'objet aimé pénètre notre  
ame comme un trait , & s'y conserve ainsi  
que le feu sous la cendre ; soit que notre  
jalousie remarque dans ses regards trop  
de distraction pour nous , & trop d'at-  
tention pour un rival , ou démêle sur

---

Nec Veneris fructu caret is qui vitat amorem ;  
Sed potius, quæ sunt sine pœnâ, commoda sumit.

( *Ibid.* )

son visage les traces d'un souris mo-  
queur\*.

PALIMACRE.

O que ta sévérité est peu de saison ! tu  
m'as si souvent tracé cette peinture des  
maux que cause l'amour ! M'a-t-elle pré-  
servé de ses traits ? Non , rien n'a pu m'en  
défendre.

---

\* Adde quod absumunt vires , pereuntque labore ;

Adde quod alterius sub nutu degitur ætas ;

Labitur interea res , & vadimonia fiunt ;

Languent officia. . . . .

Nequicquam , quoniam medio de fonte leporum

Surgit amari aliquid , quod in ipsis floribus angat :

Aut quòd conscius ipse animus se fortè remordet ,

Desidiose agere ætatem , lustrisque perire ;

Aut quod in ambiguo verbum jaculata relinquit ,

Quod cupido ad fixum cordi vivescit , ut ignis.

Aut nimium jactare oculos , aliumve tueri

Quod putat , in voltuque videt vestigià risus.

( LUCRET. *Ibid.* )



## P H I L A R Q U E.

Ah ! je fais qu'il est plus aisé d'éviter ses filets que de s'en débarrasser , & de briser les liens dont il enchaîne les cœurs. Cependant , quoique pris dans le lacs fatal ; tu pourrois encore éviter ta perte , si tu n'y courois toi - même ; mais la passion t'aveugle \* , & tu ne vois rien de parfait que dans Déiphire.

## P A L I M A C R E.

Ses perfections ne sont pas le plus puissant de mes liens. Mais comment refuser sa tendresse à qui nous donne toute la sienne ? Tout ce qui venoit de moi lui plaisoit. Ses yeux sembloient m'appeller

---

\* . . . Vitare , plagas in amoris ne laciamur,  
Non ita difficile est , quam captum retibus ipsis  
Exire , & validos Veneris perrumpere nodos.  
Et tamen implicitus quoque possis , inque peditus  
Effugere infestum , nisi tute tibi obvius obstes , &c.

( LUCRET, *Ibid.* )

lorsqu'elle me voyoit venir, & je ne la quittois jamais qu'ils ne se mouillassent de larmes ! Combien de fois m'a-t-elle reproché en soupirant, que je lui montrois peu d'amour ! Je ne sais quel présage des maux, que j'endure à cette heure, m'effrayoit, & je ne me livrois qu'en tremblant à ma passion. Je te craignois, Déiphire, & tu as cru que je te fuyois !

P H I L A R Q U E.

Et comment ne peux-tu te rendre maître aujourd'hui d'une passion à laquelle tu as si long-tems résisté ?

P A L I M A C R E.

Philarque !... Ce même soleil que tu fixois ce matin, lorsqu'il n'étoit qu'à l'horison, dis-moi pourquoi tu n'oses le regarder à présent ?

P H I L A R Q U E.

Il falloit fuir, ami ; il falloit fuir ou dissimuler..... O mon cher Palimacre !

celui qui tend bien ses filets prend plus d'oiseaux que celui qui s'obstine à les poursuivre. Une passion trop franche & trop dévouée accroît l'orgueil des femmes au lieu de les toucher. Sommes-nous aimés, & nous marque-t-on quelque hauteur ? Feignons de l'indifférence ; qui se retire le premier est le premier rappelé.

## PALIMACRE.

Eh, mon ami ! crois-tu donc que l'on réfléchit tant en amour ? Ah ! tu fais cette fable de Bion. Un enfant tendoit un jour des embûches aux oiseaux : il voit le voyage Amour sur une branche. La beauté de cet oiseau le charme. Il unit soudain tous ses gluaux, & observe l'Amour qui voltige çà & là & lui échappe. L'enfant jette de dépit ses gluaux, court vers un vieux Laboureur, lui raconte son infortune, & lui montre l'Amour posé sur un arbre. Le vieillard sourit en secouant la

tête, & dit au petit oïseleur : Laisse la pipée, ne poursuis plus cet oiseau ; fuis loin de lui ; il est trop redoutable ; tu seras heureux tant que tu ne le prendras point ; mais dans peu d'années, cet oiseau qui fuit & voltige, fondra tout-à-coup sur ta tête, & s'y reposera de lui-même. . . . Nous voilà, pauvres Amans ! l'Amour nous attire, nous enlace ; puis il s'éloigne, & rit de nos vains efforts pour nous dégager de sa chaîne. Que sert de savoir se défendre à celui qui se trouve désarmé ?

PHILARQUE.

Mais enfin ta Déiphire ne t'aime donc plus ?

PALIMACRE.

Déiphire, après m'avoir séduit par de vaines promesses qui m'ont rendu son esclave, me dédaigne aujourd'hui. Tel un pâtre malin qui conduit un taureau fougueux ; si l'animal indocile résiste & se

détourne, paroît quelque tems céder à son caprice, & lâche la corde : mais s'il trouve un arbre où l'attacher, le taureau bat follement l'air de ses cornes, & serre de plus en plus le lien dont il voudroit se dégager. . . . Déiphire ! ô Déiphire que j'adore ! Autrefois je te retrouvois éplorée ; si j'étois un jour sans te voir ; tu semblois renaître lorsque je revenois près de toi ; tu me fuis maintenant ; tu me fuis , & ne peux te rassasier de mes larmes !

## P H I L A R Q U E.

Ami que j'aime, tes regrets font couler mes pleurs : en vain tu ornerois la porte de l'ingrate de fleurs & de guirlandes, & tu imprimerois sur le seuil de tristes baisers ; l'accès t'est interdit \* ; la volage te dé-

---

\* At lacrymans exclusus amator limina sæpe  
Floribus & fertis operit, postesque superbos  
Unguit amaracino, & foribus miser oscula figit.

(LUCRET. *Ibid.*)

daigne.



daigne. Et de quel prix r'est alors sa beauté?  
 Quelquefois sans le carquois de Vénus,  
 une femme se fait aimer; sa conduite, sa  
 complaisance, ses innocens artifices ac-  
 coutument à son commerce, & l'habitude  
 fait naître ensuite l'amour\* : mais celle qui  
 rit des larmes qu'elle fait verser, n'aura  
 jamais un cœur sensible, & ne sauroit  
 donner un bonheur pur. Quand ta Déi-  
 phire seroit aussi constante que tu me la  
 peins légère, encore faudroit-il que le  
 jour arrivât qui verroit cesser votre amour.  
 Déiphire n'en a plus pour toi; ne fers  
 point de jouet à sa fierté. Mais quel pré-  
 texte a-t-elle donc pris pour changer?

---

\* Nec Divinitus interdum, Venerisque sagittis  
 Deteriore fit ut formâ muliercula ametur :  
 Nam facit ipsa suis interdum femina factis,  
 Morigerisque modis, & mundè corpore culro,  
 Ut facile insuescat secum vir degere vitam.  
 Quod super est, consuetudo concinnat amorem.

(LUCRET. *Ibid.*)

II. Partie.

M

## P A L I M A C R E.

Ah ! je ne lui ai donné nul sujet de plainte ; j'en jure par Vénus ; mais je ne reproche rien à Déiphire : c'est la Fortune cruelle qui a tout fait , & qui l'a rendue fière & ombrageuse.

## P H I L A R Q U E.

Ainsi dans le moment où ils se plaignent avec le plus d'amertume , les foibles Amans cherchent encore à excuser celle qui cause leurs douleurs : ils ont beau se railler les uns les autres , ils sont eux-mêmes victimes d'une passion déraisonnable , & quelquefois avilissante. Ils accusent la Fortune ! & c'est leur folie qui compose le domaine de l'aveugle Fortune !..... Palimacre ! cher Palimacre ! c'est une excessive démence que de nous sacrifier à qui n'a pour nous ni foi ni pitié. Et dis moi ! ne serois-tu pas plus heureux d'avoir maintenant une main pour sécher

tes larmes , tandis que tu restes seul & dévoré de douleur ? Si les tems sont changés , change avec eux . Tant que tu as été aimé , tout ce que tu pouvois faire ou dire étoit agréable ; tu ne l'es plus ; tout ce qui vient de toi déplaira ; & tes efforts , pour appaiser Déiphire , ne serviront qu'à l'indisposer davantage .

PALIMACRE .

Eh bien ! le sort en est jetté ! j'aimerai jusqu'au dernier jour de ma vie . . . . Déiphire ! tu as pensé qu'une autre étoit plus belle à mes yeux ; tu l'as pensé , & ta tendresse en a été irritée . Mais tu ne saurois me voir d'un œil ennemi . O ma chere Déiphire ! je détruirai tes vains soupçons : tu le verras , si mon ardeur ne sera pas toujours aussi vive qu'au premier instant où tes yeux portèrent le trouble dans mon cœur ! . . . . Et vous , Amans , apprenez de moi à qui mes larmes & mes douleurs ont

180 RECUEIL DE CONTES.

acquis le triste droit de vous conseiller ;  
apprenez à ne jamais tourner vos regards  
que sur celle dont la tendresse est néces-  
saire à votre bonheur : que toutes vos  
pensées, tous vos empressements, tous  
vos soins, soient pour celle qui vous est  
chère, si vous ne voulez avoir, ainsi que  
moi, à gémir de ses rigueurs !

*Fin de la seconde & dernière Partie.*



